



PARIS 10.

MARIE SIMON

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

MM. ALBOIZE ET SAINT-YVES

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 SEPTEMBRE 1862.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MARQUIS DE CLAVIÈRES.	MM. ALEXANDRE.
M. DE GRANDPRÉ, avocat.	MARCELO COSTE.
ROGER.	CLAUDE.
SIMON, père de Marie.	MACHARRETE.
URBAIN, paysan.	LAURENT.
JOSEPH, domestique.	MARTIN.
UN GREFFIER.	STANVILLE.
UN MARIE.	LAVOISIER.

LA MARQUISE DE CLAVIÈRES.	Mme D'HARTILL.
MARIE SIMON.	TOULIER.
UNE JEUNE MARIÉE.	PHILIPPE.
PAYSANS ET PATRONNES, DOMESTIQUES, HÔTES, SOLICITE, ETC.	

La scène se passe en 1781, au premier acte, dans un village de la Basse-Normandie; au deuxième et au troisième, au château de Clavières; au quatrième, à Caen.

ACTE I.

Le théâtre représente un site pittoresque d'un village de Basse-Normandie. À gauche, le grès d'un château; à droite une chambre en sautoir, avec une croisée faisant face au public et s'ouvrant à l'intérieur. Au fond du théâtre, et derrière plusieurs plans de maisons, une colline praticable qui s'élève de la gauche à la droite.

SCÈNE I.

URBAIN, GRANDPRÉ.

URBAIN, en dehors.

Par ici, par ici, monsieur... monsieur le voyageur...

GRANDPRÉ, de même.

Je te suis. (Ils entrent tous deux en scène.)

URBAIN, lui montrant le château.

Tenez, voilà la chose... Hein! c'est un peu appétissant cette façade?... Et si monsieur nous faisait l'honneur d'acheter le château...

GRANDPRÉ.

J'entends, mon ami; tu veux que je te conserve la place?

URBAIN.

Ma place?

GRANDPRÉ.

Sans doute; car je suppose que tu dois être l'intendant... le jardinier... un serviteur quelconque de la maison...

URBAIN.

Un serviteur! Je suis bien le vôtre, monsieur; mais je ne veux être le domestique de personne... L'intendant est absent, je le remplace pour vous montrer le château et faire valoir la marchandise, mais gratis.

GRANDPRÉ.

Tu t'en acquittes fort bien.

URBAIN.

Ah! dame... on ne sait ni lire ni écrire, mais on sait parler; et quand on n'est pas tout à fait un imbécile et qu'on a affaire à un homme d'esprit... Demandez plutôt à tout le village, ou vous dira ce que c'est qu'Urbain.

GRANDPRÉ.

Je n'ai besoin de demander à personne; je te regarde, et cela me suffit... Je suis fixé.

URBAIN.
Vous êtes trop bonnête, monsieur... Monsieur?...
GRANDPRÉ.

Monsieur de Grandpré, avocat.

URBAIN.
Un avocat qui porte la robe bordée de peau de lapin blanc...
ECLAUSE...

GRANDPRÉ.
Non pas... la robe noire tout bonnement... Mais si je puis l'être utile, je procède quelque bonne condition, par exemple...

URBAIN.
Une condition!... Mais je vous dis, monsieur, que je ne veux pas être domestique, quand je suis maître chez moi, quand j'ai mon petit bien, mon petit bien-être, des bras, de l'esprit et de quoi vivre...

GRANDPRÉ.
Allons, je me suis trompé; ne te fâche pas, ouvre-moi la grille du château et cendons-moi.

URBAIN.
A vos ordres, monsieur. *(Il choisit une clef de son troussou pour ouvrir la grille du château; en ce moment on entend une musique villageoise. S'arrêtant.)* Oh! la musique... C'est l'air de la Cauchoise... la danse du pays.

GRANDPRÉ, prêt à entrer
Tu ne viens pas?

URBAIN, regardant vers le fond, à gauche.
La noce à Jeanneton, le fils du maréchal ferrant, qui vient ici... Je sais bien pourquoi. *(Il regarde du côté de la chaumière.)*

Eh bien?

URBAIN.
Il faut que j'y sois présent en personne... Si je n'y étais pas, ça serait une déshonneur générale...

GRANDPRÉ.
Mais cependant...

URBAIN.
Ah bah! vous êtes un brave homme, vous... vous en avez l'air... Et si vous vouliez me laisser ici quelques minutes, et commencer la visite du château tout seul... Il n'y a rien à voler, d'abord...

GRANDPRÉ, riant.
S'il n'y a rien à voler... je consens à entrer seul; car ma chaise du poste m'attend pour repartir... Sans adieu, monsieur Urbain... *(Il entre au château.)*

URBAIN.
Au revoir, monsieur... *(A lui-même.)* Une bonne connaissance! Si jamais je vas à la ville, je lui demanderai sa protection... Ah! voici les autres.

SCENE II.

URBAIN, LE MARIÉ, LA MARIÉE, PAYSANS, PAYSANNES, puis MARIE. *(Toute la noce entre galement par la gauche.)*

URBAIN, niéant à la Mariée.

Enfin... Vous êtes en retard...

LA MARIÉE.
C'est vrai; mais je vas réparer le temps perdu... Faut absolument que Marie Simon soit des nôtres.

URBAIN.
Je crois bien... la perle du village, comme dit monsieur le curé.

LA MARIÉE.
Appelons-la tout de suite.

URBAIN.
C'est ça; appelons-la... Mammelle Marie!

TOUTS.
Marie!... Mammelle Marie!

MARIA, ouvrant la petite fenêtre qui fait face au public.

Silence, mes amis... silence!... mon père repose.

LA MARIÉE.

Est-ce qu'il ne te va mieux le père Simon?

MARIA.

Oh! si fait... mais comme il est de bonne heure encore... Attendez... je suis à vous. *(Elle quitte la fenêtre, ouvre la porte de la cabane, et vient joindre en scène les autres personnages.)*

Il est rétabli?

LA MARIÉE.

MARIA.
Tout est fait, grâce au ciel, et à ma sœur reliqua que je n'ai pas cessé d'invoquer... *(Elle tire de sa poche un petit livre d'Heures à fermer.)*

URBAIN.
Ah! son petit livre rouge... qu'elle aime tant et qu'elle embrasse à chaque minute... *(A part.)* J'en suis jaloux du petit livre.

MARIA.
Mais qui vous amène?

LA MARIÉE.
Je me marie... et puisque ton père va mieux, tu danseras à ma noce, n'est-ce pas? La présence me portera bonheur... ainsi qu'à mon mari.

URBAIN, se montrant.
Et au garçon d'honneur, qui sera tout fier de sauter la première cancheuse avec la perle du village.

MARIA, gémissant.
Urbain... mes amis... je ne puis vous dire tout le plaisir que vous me faites.

LA MARIÉE.
Tu viendras?

MARIA.
Je crois bien... un jour comme celui-ci... mon frère m'est rendu, vous m'aimiez tous, et ma bonne amie se maria. Oh! mais à propos, j'oubliais d'embrasser la mariée... *(Elle l'embrasse.)*

URBAIN.
Et le garçon d'honneur, s'il vous plaît... *(Il s'approche pour embrasser Marie... Les autres payans lui font faire un demi-tour et l'éloignent d'elle.)*

LA MARIÉE, à Marie.
Ce soir, à l'entrée de la nuit, nous reviendrons te chercher.

MARIA.
Je vous attendrai... et je me ferai bien gentille... je mettrai mes plus beaux habits... Et nous chanterons ensemble la Cauchoise, la chanson du pays.

Aux nouveaux de M. Artaud.

C'est fête au village,
Accourez, filles et garçons.
On entre en ménage
Au bruit des chansons.

J'ai vu l'autre soir
L'air moqueur de la p'tite Jeannette;
C'est qu'elle regrette
Le mari qu'elle n'a peut pas avoir.

REPRISE DU REFRAIN.
C'est fête au village, etc.

Pourquoi est-elle là?
Chacun son tour pour être heureuse.
Ne soit pas envious...
Dire t'bisait
Ton tour viendras.

REPRISE DU REFRAIN.
C'est fête au village, etc.

MARIA, prête à rentrer dans la cabane.

A ce soir.

TOUTS.
A ce soir. *(Elle rentre, tandis que les payans sortent par la gauche, en reprenant le refrain de la Cauchoise.)*

SCENE III.

URBAIN, puis ROGER.

URBAIN, d'abord seul.

Plus souvent que j'ai avec eux... je reste... je vas l'inviter pour toute la soirée... Je me veux pas que Mammelle Marie ait d'autre dîner que moi. *(On a vu, pendant la sortie des payans, un jeune soldat, Roger, entrer du côté opposé et regarder Marie qui disparaissait; il écoute Urbain s'approcher de lui et lui frapper sur l'épaule.)*

Égoïste !

ROGER. •

URBAIN.

Hein ! qu'est-ce que c'est ? le soldat... l'oiseau de passage !

ROGER.

Plait-il ? Comment m'appelles-tu ?

URBAIN.

Je vous appelle l'oiseau de passage... c'est un petit sobriquet d'amitié que je vous ai donné... Et je conseille bien à toutes les pauvrettes du pays de se dédier de ce moineau-là.

ROGER.

Imbécille !

URBAIN.

Un imbécille bien connu vaut mieux qu'un inconnu qu'on ne connaît pas... Car enfin, on ne sait ni d'où vous venez, ni qui vous êtes... Je me suis laissé dire par quelques-unes de nos jeunes filles, que vous étiez joli garçon...

ROGER.

Vraiment ?

URBAIN.

Je ne trouve pas... en fait de physique, chacun son idée... Vous êtes maigre et pâle, et moi je suis gras et rougeaud, ça dit tout... Mais vous pouvez ensorceler toutes les jeunes gens ; il y en a une que je vous délègue de vous en faire jamais écouter, et c'est justement celle pour qui vous venez rôder autour de c'te chaumière.

ROGER.

Marie Simon... la plus jolie, la plus adorable de toutes.

URBAIN.

Ne prenez donc pas son compte ça... Elle est jolie, elle est adorable, c'est vrai, mais elle est sage, mais elle est vertueuse, et puis... quelque chose me dit là qu'elle a le cœur pris pour... quelqu'un.

ROGER.

Toi ?

URBAIN, se rempoignant.

On ne sait pas... Et quand elle serait assez aveugle pour ne pas remarquer mes avantages, j'ai un moyen certain pour lui plaire.

ROGER.

Pour plaire à Marie... Lequel ?

URBAIN.

Tiens ! il est bon enfant... Il croit que je vas le lui dire.

ROGER.

Tu n'en es pas...

URBAIN.

Fen ai.

ROGER.

Mais non.

URBAIN.

Mais si.

ROGER.

Tu mens...

URBAIN.

Vous me donnez un démenti !... vous osez me le donner !

ROGER.

Parfaitement.

URBAIN.

Oh ! jarni !... ça aurait des suites, si vous n'étiez pas militaire... Ah ! je mens, eh ! je mens, eh ! je n'en ai pas de moyen pour plaire et pour épouser... Voyons un peu, vous qui faites le fendant, connaissez-vous la position du père Simon ? Savez-vous qu'il est sans ressources, lui et sa fille, à qui il n'en a rien dit pourtant, le brave homme... Savez-vous enfin que c'est chaumière et tout ce qu'elle renferme n'est plus à lui, et qu'en va le saisir... Le savez-vous ça ?

ROGER.

Est-ce possible ! Mariot... son père !...

URBAIN.

Là ! vous voyez bien... vous ne le savez pas.

ROGER.

C'est vrai !

URBAIN.

Eh bien ! je vous l'apprends...

ROGER.

Merci.

URBAIN.

Il n'y a pas de quoi... Comprenez-vous maintenant que le

payan coquin, possesseur de cinq lapins de terre et d'une foule d'animaux domestiques, à quelque chose à lui offrir, ainsi qu'à sa fille Marie, pour empêcher la misère qui les menace, tandis que vous, un pauvre diable de soldat...

ROGER.

Eh bien ?

URBAIN.

Eh bien ! vous me ferez peut-être accroître que vous avez gagné cinquante mille livres de rente en servant le roi.

ROGER.

Tu as toujours raison... Je te demande pardon, mon ami, de t'avoir donné un démenti... ton moyen est excellent.

URBAIN.

Ah ! vous l'avouez !... c'est heureux !

ROGER.

Il doit réussir...

URBAIN.

N'est-ce pas ?

ROGER.

Infailliblement... Bonjour, Urbain, je te remercie.

URBAIN.

Encore ! et de quoi ?

ROGER.

De la leçon...

URBAIN.

De la leçon !... alors, vous en profiterez ?

ROGER.

Sur-le-champ... Adieu, mon garçon. (Il sort.)

URBAIN.

Au diable, militaire... (A lui-même.) Je lui ai fait peur, il me fait des excuses... Ah ! voilà mamzelle Marie, avec son père... Voyons, il s'agit d'être éloquentes.

SCÈNE IV.

SIMON, MARIE, URBAIN.

MARIE, sortant avec son père de la cabane.

Venez, venez, mon père, l'air vous fera du bien... appuyez-vous sur mon bras.

SIMON.

Mais je n'en ai pas besoin, ma fille ; je suis guéri... Tiens, voilà Urbain !...

URBAIN.

Oui, père Simon, Urbain en personne... Je viens pour vous parler de quelque chose, à vous et à mamzelle Marie.

MARIE.

A moi ?... Quelque chose pour la noce de ce soir ?

URBAIN.

Non... pour une autre noce.

MARIE.

Une autre ?

URBAIN.

Qui viendra plus tard, et où je voudrais être un peu plus que le garçon d'honneur.

MARIE et SIMON, ensemble.

URBAIN.

Tenez, mamzelle Marie... je n'y vas pas par quatre chemins... Il y a pas loin de vous un garçon pas trop mal tourné... un blond, élant sur le roux, qui possède cinq lapins de terre, une maison assez gentille, un cœur sensible, avec des idées, un peu d'esprit et beaucoup de canards...

SIMON.

Ah ! bah !...

MARIE, riant.

Ah ! ah ! ah !...

URBAIN.

Eh bien ! tout ça, mamzelle, avec la permission de votre père, je le mets à vos pieds, si vous daignez vous baisser pour le prendre.

MARIE, riant.

Ah ! ah ! ah ! vraiment ?

URBAIN.

Vous riez ?

SIMON.

Écoute donc, mon garçon, ta demande est assez gaie pour ça...

Si elle est gaie, elle est aussi da circonstance.

De circonstance ?

A quel propos ?

A propos, mamzelle Marie, que votre champ et toute la récolte ont péri par la grêle, que pendant plus de deux mois la maladie du votre père ne lui a pas permis de travailler, et qu'en fin il est ruiné...

Ruiné !

Ça n'est pas vrai ; ne le crois pas, ma fille, ne le crois pas...

Si fait... Il faut me croire, au contraire... le collecteur me l'a dit.

Le collecteur ?

Et, ce soir même, il s'apprête à tout saisir dans votre cabane.

Grand Dieu ! et vous ne m'avez rien dit, père ?...

Je voulais garder pour moi seul tout le chagrin.

Ainsi, nous sommes perdus !

Mais non... vous êtes sauvés... grâce à la demande de circonstance que je viens de vous faire... Je vends pour vous un lopin de terre, mes canards et mes oies ; il nous restera ma maison et mon esprit pour vous abriter et vous devenir, mes quatre lopins et mon cœur pour vous faire vivre et vous aimer. (Avec un soupir.) Ah ! bien vous aimez...

Brave garçon !

Oui, brave garçon !... Mais vous épousez !...

C'est facile, et ça n'est peut-être pas désagréable.

Mon père, je ne veux pas me marier.

Ne dites donc pas ça... Toutes les jeunes gens le disent au premier moment... Mais la réflexion... Vous savez jusqu'à ce soir pour réfléchir.

Mais je vous assure...

Ne m'assurez rien... Prenez votre temps... Je m'en vas joindre un voyageur qui m'attend au château, et je reviens... (Essaie à Simon.) Père Simon, dites-lui de moi beaucoup de bien... trop de bien !... Ça se sera encore assez. (Il entre au château.)

SCÈNE V.

SIMON, MARIE.

Qu'en dis-tu, Marie ?

Je dis que je ne serai pas heureuse en épousant Urbain... Mais pour vous, mon père, pour éloigner de vous le malheur qui vous menace... je suis prête.

Et moi, je refuse... Non, je ne veux pas assurer le repos de ma vieillesse en sacrifiant ma fille.

Cependant...

D'ailleurs, j'ai moi-même autre ressource.

Laquelle ?

Mon ancien général, le marquis de Clavères, le mari de ta pauvre marraine que nous aimons tant et que nous pleurons toujours, m'a offert, et dernièrement encore, de te prendre chez

lui et de te donner une bonne place parmi les gens de sa maison...

Dans sa maison !... moi, dans le château de Clavères ?...

Oui, je sais combien il sera cruel pour toi d'être en service... Mais, je l'espère, la bonté du marquis...

Oh ! ce n'est pas ça, mon père...

Alors, quel motif ?... quand lui-même te demande en soutien de sa première femme...

Oh ! c'est justement ce souvenir qui me fait pour...

Peur du souvenir de sa marraine

Pour de me retrouver dans ce château où je l'ai vue mourir.

Que dis-tu, mon enfant ?

J'avais à peine dix ans... et cependant cette image est encore là... et ses dernières paroles qu'il me a dites à mon retour...

Ses dernières paroles... je ne me souviens plus.

Moi... moi... mon père, elles ne s'effaceraient pas de ma mémoire... Marie... Marie, à me disait-elle d'une voix déchirante, et en me regardant avec terreur, « sors de cette maison, à il le faut... elle est maudite... Ici, pour toi la désespoir et la mort... Va-t'en... va-t'en de ce château et n'y rentre jamais... Elle expira en murmurant encore... Jamais !... Je m'en vais... Le lendemain... j'étais ici, auprès de vous... On vous avait rendu votre fille.

Reviens à toi, ma pauvre enfant, et songe que si la marquise a pu te parler ainsi dans le délire de la fièvre, plus calme elle t'aurait dit autre langage... La prentre... tiens, tu n'as qu'à regarder ce livre de prières que tu tiens d'elle, et qui ne te quitte jamais. (Marie tire de sa poche le petit livre rouge et l'embrasse. Simon poursuit en ouvrant le livre avec elle.) Si tu les deux, pauvres ignorants que nous sommes, nous ne savons pas déchiffrer ce qu'elle s'est écrit sur cette première page, du moins notre digne pasteur nous en a fait si souvent la lecture...

Que je le sache par cœur... Et vous aussi, mon père.

Elle t'engage, au jour de tes chagrins, à t'adresser à sa famille... Tu vois donc bien que tes frayeurs...

Oh ! je ne puis les vaincre... Sa famille ! Pour elle, déjà n'est-il pas trop vrai que cette maison est maudite ! Une étrangère a pris la place de ma marraine ! Son fils... qu'elle aimait tant, ma chère bienfaitrice, est indigné de son nom, indigne de sa mère ; et le marquis lui-même, malheureux, désespéré... Mon père, ces douleurs sont encore un présage des misères... Voir cette chambre mortuaire, ces lieux toujours remplis pour moi de ses souffrances et de son agonie... Ne l'ordonne pas, je vous en supplie, mon père, ne m'ordonnez pas de vous quitter.

Calme-toi... calme-toi, Marie, et que Dieu nous prenne en pitié. (Il l'embrasse en pleurant ; Roger vient de reparaitre, il s'approche et s'incline devant Simon et sa fille.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROGER.

Monsieur Simon, je vous salue.

Ah ! quelqu'un.

Monsieur Roger !

Pardonnez-moi, j'arrive mal à propos peut-être...

Je ne dis pas ça.

Mais il faut absolument que je vous parle... et vous surer un peu d'indulgence, vous qui avez porté l'uniforme, pour moi qui le porte aujourd'hui.

ROGER.

Je vous écoute.

SIMON.

Que va-t-il dire ?

MARIE, à part.

ROGER.

Au régnant, nous avions une habitude, c'était de ne prendre aucune résolution sérieuse sans la marquer par un service rendu à quelqu'un.

SIMON.

Bonne habitude !

ROGER.

N'est-ce pas ?... Eh bien ! ma résolution sérieuse, c'est de ne plus quitter ce village, où le hasard m'a conduit, il y a trois mois quand j'ai pris mon congé. (Regardant expressément Marie.) Il me semble à présent que je pourrais plus vivre ailleurs... Je vous m'y fixer pour toujours...

MARIE, à part.

Pour toujours !

ROGER.

Et alors, pour ne pas manquer à cette bonne habitude que vous approuviez tout à l'heure, j'ai un service à rendre, et je choisis pour cela le meilleur, le plus honnête homme du pays, vous, monsieur Simon...

SIMON.

Moi comment ?

ROGER.

Je viens d'apprendre les bruits fâcheux qui circulent... La saisie dont vous menace le collecteur.

SIMON.

Monsieur...

ROGER, tirant une bourse de sa poche.

J'offre pour vous tirer de peine quelques économies dont je puis disposer... l'obole du soldat, le denier du pauvre... Et vous ne me refusez pas... (À Marie.) Mademoiselle... par grâce, dites donc à votre père de ne pas me refuser...

MARIE.

Acceptez, mon père... je vous en prie.

SIMON.

Tu le veux, mon enfant. (Il prend la bourse.) Monsieur Roger, ma reconnaissance...

ROGER.

C'est moi qui deviens votre obligé... (Regardant Marie avec amour.) Car vous consentez à me porter bonheur, quand j'ai résolu de passer toute ma vie dans ce village.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, URBAIN.

URBAIN, réparant à l'entrée du château.

Toute sa vie !... Qu'est-ce qu'il dit donc là, le militaire ? (À Roger.) Qu'est-ce vous dites donc ?

ROGER, l'apercevant et à demi-voix.

Ah ! tu voilà, Urbain... Je te remercie plus que jamais, mon garçon.

URBAIN.

Plais-tu ?

ROGER, de même.

Décidément, ton moyen était excellent.

URBAIN.

Mon moyen !

ROGER, sachant Simon et sa fille.

Au revoir, au revoir. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins ROGER.

SIMON.

Mais je n'en reviens pas, Marie. Je me demande encore si j'ai bien fait de te croire et de prendre son argent.

URBAIN.

Son argent. Il avait de l'argent, lui !...

MARIE.

Mon père, je puis enfin, je dois tout vous dire... Ce jeune homme, cet étranger... il aime votre fille, et il en est aimé.

SIMON.

Aimé !

Eh bien ! et moi donc ?

URBAIN.

MARIE.

Vous !... Pardon, monsieur Urbain, pardon, je suis une pauvre fille, et vous laissez ignorer la vérité, ce serait vous tromper... Je ne le veux pas.

URBAIN.

Comment ! c'est là la réponse qui m'attendait... quand je plains le bon voyageur pour venir la chercher plus vite !... J'apprends qu'on me préfère l'oiseau de passage !

MARIE.

Mon Dieu ! vous dire comment et pourquoi je l'ai aimé, lui plutôt que vous, monsieur Urbain... en vérité je ne le sais pas... C'est plus fort que moi, c'est sans le vouloir. On ne s'aperçoit pas d'abord... on ne se rend pas compte de ce qu'on éprouve...

URBAIN.

C'est vrai, ça m'est venu comme ça...

MARIE.

On voit à la tête du pays... Tenez, c'était il y a trois mois, mon père...

URBAIN.

Trois mois !... J'avais la bêtise d'être absent !...

MARIE.

On voit un jeune homme, pâle et triste, qui ne vous quitte pas des yeux... Et malgré soi, on est emporté de son émotion, de sa douleur qui semble si vraie. Il vous invite, on accepte... et sa main tremble dans la vôtre... La soirée s'écoule ainsi, et bien vite... sans qu'on se dise rien, et pourtant il semble à la fin du bal que depuis longtemps on se connaît, et qu'on ait du chagrin de se quitter... Puis avant de partir, il vous demande votre nom, il s'arrête devant un des marchands de la fête, et il choisit... (Elle tire de sa poche un petit flacon.)

SIMON.

Qu'est-ce que cela ?

MARIE.

Il y a là, vous dit-il, un chiffre composé de deux lettres, la première de votre nom, la première du mien... Marie ! Roger !...

URBAIN.

Vous savez donc lire à présent ?

MARIE.

Je répète ce qu'il m'a dit.

SIMON.

Et tu es acceptée, mon enfant ?

MARIE.

Je voulais refuser. J'ai vu dans ses yeux de grosses larmes... alors, pendant que j'hésitais à le lui rendre... il avait disparu...

SIMON.

Et depuis ?

URBAIN.

Où, depuis ?

MARIE.

C'est à peine si je l'ai revu, tant je me suis efforcée de l'éviter, de le fuir. Vous étiez souffrant, mon père, je tremblais pour vos jours, et je me serais reproché d'avoir une préférence... une seule qui ne fût pas à vous. Mais aujourd'hui, aujourd'hui que vous êtes guéri, que le ciel vous rend à mon amour, il est oisieux de le revoir, de m'assurer qu'il m'aimait toujours et que sa tendresse était sincère.

URBAIN, secouant la tête.

Sincère !...

MARIE, à son père.

Vous-même, ne l'avez-vous pas entendu ? Il venait se fixer dans ce village... il ne peut plus vivre ailleurs, et il est résolu à y passer toute sa vie... Ah ! j'ai compris ses regards bien plus que ses paroles... Ses offres de service, il les finissait au père de celle qu'il aime... Et moi, moi, en vous disant d'accepter, je lui disais à lui que je consentais à être sa femme !

SIMON.

Sa femme !...

URBAIN.

Jarrit ! Et c'est comme ça qu'elle m'aurait aimé si ce gredin de militaire...

SIMON.

Allons, tais-toi, Urbain ; sois homme et ne te désole pas comme un enfant. C'est une fille sage et raisonnable, et le choix qu'elle a fait, il faut bien que je l'approuve.

URBAIN.

Merci !

Mon bon père !

MARIE.

SIMON.

Viens avec moi, mon garçon, nous allons payer ensemble le colporteur. Viens ; si tu n'es pas mon gendre, tu seras toujours mon ami.

CABAIN, en sortant avec Simon.

J'aurais mieux aimé être votre gendre et ne pas être... non, ce n'est pas ce que je voulais dire. (Il disparaît par la droite avec Simon. Roger guette leur départ, et Marie, après avoir reconduit son père, descend la scène pour rentrer dans la chaumière.)

SCÈNE IX.

MARIE, ROGER.

ROGER, à lui-même.

Enfin, ils s'éloignent. (Haut en s'approchant d'elle.) Marie !

MARIE.

Ah ! c'est lui !

ROGER.

Je puis enfin vous dire tout ce que mon âme renferme pour vous de tendresse et d'amour.

MARIE.

Monsieur Roger, je me confie à vous, et mon père m'approuve.

ROGER, à part avec surprise.

Mon père !

MARIE.

Il sait, lui, que je ne suis pas coupable en vous écoutant, en vous avouant que j'ai du bonheur à vous entendre.

ROGER.

Ah !... votre père... vous lui avez dit ?

MARIE.

J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

ROGER.

Sans doute. (À part.) Au fait, raison de plus pour exécuter mon projet.

MARIE.

Que dites-vous ?

ROGER.

Je dis qu'en effet, mademoiselle... ma chère Marie, vous devez croire à mon affection sans bornes, à cette passion profonde qui ne finira qu'avec ma vie ! Je dis qu'après l'aveu charmant que vous venez de me faire, vous m'accorderez sans peine la grâce que je venais vous demander.

MARIE.

Une grâce, à vous ? (Roger semble poursuivre plus bas l'entretien comment avec elle.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, GRANDPÈRE.

GRANDPÈRE, sortant par la grille du château, les clefs à la main, et cherchant du yeux autour de lui.

Il est fou, ce paysan ; il me laisse là avec...

ROGER, sans le voir.

Oui, ce soir, à cette nuit à laquelle sont venues vous inviter vos jeunes compagnes, à cette fête qui va me rappeler celle où j'ai vu le bonheur de vos vœux pour la première fois (Grandpère arme frappé du son de voix de Roger, il s'écarte et le regarde avec la plus grande attention. Roger poursuit sans le voir), vous n'aurez pas d'autre cavalier que moi. Et d'abord, vous me promettez de m'attendre ici... et que nous partirons ensemble...

MARIE.

Ensemble... oui, avec mon père.

ROGER, à part.

Mon père !... toujours !...

MARIE.

Il sera heureux de nous accompagner. Je lui ai dit que je serais votre femme...

ROGER, à part.

Ma femme !

GRANDPÈRE, s'approchant de lui et tenant lui tendra la main.

Vous ici, Roger !

ROGER.

Ciel ! Grandpère !

GRANDPÈRE.

Vous, monsieur le...

ROGER, vivement à demi-voix.

Silence, monsieur, silence !

MARIE, à part, observant avec émotion ce qui se passe.

Un grand seigneur, sans doute, et il lui tend la main, à lui, un pauvre soldat... c'est étrange ! (On entend au lointain l'air de la Leuchoise.)

ROGER.

Marie, entendez-vous ? Cette musique, celle de la fête.

MARIE, très-ému et s'efforçant de sourire.

Oui, la fête... Je vous êtes belle et me parlez pour vous de mes plus beaux atours. Ce soir, votre danseuse, votre fiancée, doit vous paraître belle... Je reviens, je reviens. (Elle salue Grandpère et s'efforce d'être dans la chaumière. On la voit un instant à la fenêtre écouter avec anxiété les premiers mots de la scène suivante.)

SCÈNE XI.

GRANDPÈRE, ROGER.

GRANDPÈRE.

Ainsi lorsque vous abandonnez la maison paternelle, monsieur le comte...

MARIE, répétant avec douleur.

Monsieur le comte !... (Elle reforme la fenêtre, et le public cesse de la voir.)

ROGER.

Oh ! trêve de morale, je vous prie... le moment est mal choisi, et je ne suis pas d'humeur à vous entendre.

GRANDPÈRE.

Vous m'entendez pourtant... Je l'exige, au nom de la reconnaissance que j'ai vouée à votre père, au nom de l'amitié que j'ai vous portée à vous-même...

ROGER.

Si, en effet, vous êtes encore mon ami, laissez-moi... ne m'interrogez pas en ce moment...

GRANDPÈRE.

En ce moment où le hasard nous met en face, je veux vous ramener dans la voie qui conduit à tout homme noble et raisonnable... Qu'avez-vous fait jusqu'ici ? Vous avez entamé toutes les carrières, vous les avez toutes abandonnées pour vous précipiter dans cette vie aventureuse... Deux fois vous avez quitté votre famille pour vous livrer aux folies, à la débauche ; vous avez dissipé une partie de la fortune de votre mère ; et je vous trouve ici, sans prière avec une jeune fille pauvre que vous abusez par des promesses ; car je ne puis supposer que vous ayez l'intention de l'épouser... et vous vous étiez que moi, témoin d'un pareil scandale...

ROGER.

Eh ! ce sont vos éternels reproches à tous qui m'ont poussé là où je suis arrivé. Toujours la sagesse, l'indifférence qui laissent à mes passions le temps de faire du ravage !... C'est ainsi que, passant d'un dîné à un autre, médecin d'honneur pour essayer de partager les goûts de mon père et sa passion pour la science, puis singulier d'après votre conseil à vous monsieur l'avocat, puis enfin soldat, d'après le penchant de mon âme qui me poussait de préférence à une vie de dangers et d'aventures... Cherchant partout un but à ma vie, je n'ai pu que me convaincre qu'il me manquait toujours, et je n'ai plus voulu suivre que mon caprice et ma fantaisie. On m'a refusé ce qu'il me fallait de liberté. Je l'ai prise tout entière, j'en ai usé... j'en ai abusé peut-être !... à qui la faute, si je suis fait ainsi ? Et maintenant on prétend m'arrêter sur cette pente fatale... On exige que je retourne en arrière... Il est trop tard, il est trop tard !

GRANDPÈRE.

Trop tard pour faire le bien, à votre âge !... pour rentrer dans la voie où votre naissance et votre fortune vous ont donné une si belle place !... Trop tard pour retourner auprès de votre père...

ROGER.

Mon père !...

GRANDPÈRE.

Il vous attend... Il vous appelle... c'est moi qui vous ramènerai... Vous me suivrez, n'est-ce pas ?... Il faut me suivre, Roger.

ROGER.

Vous suivez !... quitter ce village ! jamais !... Le bonheur que je n'ai trouvé nulle part, c'est ici peut-être... Ici seulement que je destine ma réserve !... Non, mon ami, non, je ne vous suivrai pas.

GRANDPÈRE.
Vous restez pour sèdner une jeune fille !...

ROGER.
Je reste pour être heureux. Cette jeune fille... eh bien... eh bien, oui, je l'aime, elle sera à moi... et ce soir, pendant la fête, je l'emmènerai bien loin de ce village.

GRANDPÈRE.
Mais, c'est une mauvaise action... c'est un crime, monsieur...

ROGER.
Qu'avez-vous dit ?...

GRANDPÈRE.
Oui, un crime... et pour vous empêcher de le commettre... s'il le faut... elle a un père... j'irai le prévenir.

ROGER.
Vous ne le lerez pas.

GRANDPÈRE.
A l'instant, si vous refusez encore de me suivre.

ROGER, avec force.
Vous ne le ferez pas, vous dis-je !... Pour avoir le droit d'être sans pitié envers les autres, de leur reprocher si durement leurs passions ou leurs faiblesses, il faut n'avoir ni passions ni faiblesses soi-même... Eh-est donc bien compaisance et bien libre, celle que vous nimez ?...

GRANDPÈRE.
Celle que j'aime !...

ROGER.
Celle dont un jour, je me le rappelle, vous avez refusé de me laisser voir le portrait que vous pressiez sur vos lèvres.

GRANDPÈRE, à part.
O mon Dieu ! mon Dieu !

ROGER.
Quelle est cette femme, je l'ignore... mais l'amour qu'elle vous inspire est coupable, sans doute, puisque vous cherchez à la cacher... Oui, monsieur, c'est une séduction ou un adultère, (Mouvement d'effroi de Grandpère.) Ohi rassurez-vous, je ne vous adresse pas de reproches, moi, restez avec vos amours secrètes, mais ne troublés pas les miennes... Si vous ne gardez pas mon secret, je pénétrerai et je dévoilerai le vôtre... Si vous parlez, je parlerai.

GRANDPÈRE, à part.
Le malheureux ! il se soupçonne même pas le coup dont il me frappe... (Haut.) Roger, vos pensées sont fausses et criminelles ; mais quoi qu'il en soit, il y a de l'honneur d'une femme, honneur qui doit m'être sacré avant toutes choses, et puisque rien ne peut vous convaincre, je courbe la tête, et je pars...

ROGER.
Et moi, de mon côté, je vais tout préparer pour ce soir.

GRANDPÈRE.
Adieu, Roger.

ROGER.
Adieu, monsieur... (Il sortent chacun d'un côté. La porte de la cheminée se rouvre doucement, Marie reparait pâle comme la mort, et vient tomber presque évanouie sur le banc de pierre placé devant la porte.)

SCÈNE XII.

MARIE, seule.

Je voudrais mourir... Lui ! lui !... en qui je croyais, qui faisait mon avenir et ma vie... je viens de l'entendre... Il avoue que son amour est une trahison, un mensonge !... et je n'ai que la force de pleurer !... Mon Dieu ! je l'aime donc encore, puisque je pleure, puisque je le regrette, puisque enfin... Oui, oui, je voudrais mourir ! (Se levant et marchant avec agitation.) Mais le ciel, m'a-t-on dit, défend de se donner la mort... et cependant, quand il nous envoie tant de chagrins et de misère, quand il nous enlève jusqu'au courage de vivre...

SIMON, au dehors.
Arrive-tu, Urbain ?... Dépêche-toi donc !...

MARIE.
Ah ! mon père !... mon père !... pour lui du moins, pour lui seul, je dois avoir ce courage... Donne-moi la force, mon Dieu, de lui cacher mon douleur.

SCÈNE XIII.

MARIE, SIMON, URBAIN, puis un instant après LES MARIS ET LA NOCE.

SIMON, entrant avec Urbain.

Nous nreus fait une course inutile, mon enfant... personne chez le collecteur.

MARIE, avec un digne étonnement.
Personne !... et cet or ?...

SIMON.
Le voilà.

MARIE.
Ahi donnez ! donnez !... c'est mon aïeul gardien qui l'a voulu... Mon père, il faut rendre sur-le-champ cette bourse à monsieur Roger.

SIMON.
La lui rendre !...

URBAIN.
Très-bien... Je suis de cet avis-là.

SIMON.
Mais pourquoi ?...

MARIE.
Il le faut !

URBAIN.
Absolument...

SIMON.
Le motif ?...

MARIE.
Le motif ?... je m'étais trompée... je ne l'aime pas...

SIMON.
Tu ne l'aimes pas ?

MARIE.
Enfin... je vous dis, mon père, que je ne veux pas être sa femme, et que nous ne devons pas garder cet or.

URBAIN.
Non... nous ne le devons pas... Je retiens sur l'eau... que ça soit moi, mamzelle, qui paye le collecteur, et qui sois votre mari...

MARIE.
Mon mari !...

URBAIN.
Tenez... c'est la mort... je vas leur annoncer à tous...

MARIE, le retenant.
Arrêtez... Urbain... arrêtez !... (Pendant cette scène, l'air de la Courtoise a repris en sourdine d'abord, puis crescendo ; ici la Marée et tous les paysans entrent en scène, et viennent entourer Simon et sa fille.)

LA MARÉE.
Eh bien, Marie, nous venons te prendre... pas encore prête...

URBAIN.
C'est égal, elle est toujours julie. Venez, venez... (à demi-voix.) ma fiancée !...

MARIE.
Non, non, mes amis... Je n'ai pas à cette fête...

SIMON.
Que dis-tu, ma fille !

MARIE.
Je dis... je dis, mon père, que vous serez à l'abri de la misère !

URBAIN.
Alors, c'est clair, vous m'épousez...

MARIE.
Non, mon ami, je ne serais pas heureuse avec vous, vous ne serez pas heureux avec moi. (À part.) Ah ! je l'aime toujours, et je n'en pourrais jamais nimer d'autre...

SIMON.
Marie, mais qu'as-tu donc ? que se passe-t-il... que veux-tu ?

MARIE.
Je veux... je veux que vous me conduisiez au château de Clavières !...

TOUS, avec étonnement.

Au château de Clavières !...

SIMON.
Mais, malheureuse enfant, ce matin encore, ces souvenirs ?...

MARIE.
Je les étieudrai !...

SIMON.
Ces dernières paroles du ta marraine ?...

MARIE.
Je les nblie !...

SIMON.
Ces crinotes ?...

MARIE.
J'ai plus peur des virants que des morts.

Que signifie, mon enfant ? (On entend au loin le bruit du tonnerre.) Ecoute, Marie... là-bas, le bruit de l'orage...

MARIE, frissonnant.

Où... c'est une voix de plus qui se joint à celle de ma marraine, pour m'annoncer un malheur dans cette maison où je vais chercher un asile.

Eh bien !...

SIMON.

MARIE.

Eh bien ! n'importe, je veux... je dois aller au château de Clavières, tout pour vous que pour moi... Je vous en supplie... Parlons, parlons à l'instant... (A part.) Là, du moins, je ne le reverrai jamais.

SIMON.

Mais, ma fille !...

MARIE.

Parlons, vous dis-je ! (Bas.) Es chemia je vras dirai tout, mais parlons... (Simon entre en silence dans la chambre pour y prendre son chapeau et le mantelet de sa fille.)

URBAIN, à Marie.

Laissez-moi du moins vous faire la conduite.

MARIE.

Non, Urbain, vous resterez pour me rendre un service...

URBAIN.

Lequel ?...

MARIE, le prenant à part.

Vous attendez Monsieur Roger, vous lui remettrez cet or, vous lui direz que je refuse, que j'étais tout, et que je pars pour ne jamais le revoir.

URBAIN.

Bon, bon... je le ferai, votre commission, et avec plaisir. (Simon repart et jette le mantelet sur les épouses de sa fille.)

MARIE.

Adieu, mes amis... adieu, mon pays, mes fleurs, ma verdure, la pauvre cabane où je suis née... adieu, vous tous qui m'aimez et que j'aime... Adieu ! adieu !... (Elle commence à gravir la colline avec son père et disparaît un instant ; les paysans l'accompagnent jusqu'au fond, en lui faisant des signes d'adieu ; l'orage se rapproche.)

SCÈNE XIV.

URBAIN, LA NOCE, ROGER, puis MARIE et SIMON.

ROGER.

A merveille !... l'orage va servir mes projets, en jetant le désordre dans la fête. (Apercevant Marie et son père.) Mais que vois-je ? elle part ?...

URBAIN, l'emmenant à part.

Miema que ça ! elle est partie... elle sait tout, et elle m'a chargé de vous rendre votre argent et de vous donner votre congé, militaire. (Il lui remet la bourse.)

ROGER.

Impossible !... Où va-t-elle ?

URBAIN.

Dans un lieu de sûreté où je vous défie bien de la poursuivre... au château de Clavières.

ROGER, poussant un cri de surprise et de joie.

Ah !... au château ?...

URBAIN.

Vous le connaissez ?

ROGER, étonné.

Du tout... ?

URBAIN.

Très-bien. (A part.) Esfoncé, l'oiseau du passage !

ROGER, de son côté, à part.

Au château de Clavières... Elle est là moi !... (Simon et Marie sont parvenus tout au haut de la colline, et de là ils déhanchent leurs derniers signes d'adieu avec Urbain et les paysans, tandis que l'orage éclate dans toute sa force. — La toile tombe.)

ACTE II.

Un salon au château de Clavières. Porte au fond et portes latérales ; un sofa à droite surmonté d'un guéridon ; autre guéridon à gauche, et auprès un fauteuil.

SCÈNE I.

SIMON, MARIE.

MARIE, entrant avec son père qui est en tenue de voyage.

Comme le temps passe, mon père ! Depuis huit jours catiers nous voilà avec vous dans cette maison qui, de loin, me paraissait si terrible !...

SIMON.

Huit jours ! oui, c'est vrai qu'ils se sont bien vite écoulés... nous étions ensemble !... Mais aujourd'hui j'attends le marquis pour prendre congé de lui, le laisser sous sa protection, et malgré moi, au moment de le quitter, toi, ma fille...

MARIE.

Alloa, faut-il donc à présent que je vous donne l'exemple du courage ?

SIMON.

Que veux-tu ? J'affectais autrefois de combattre les frayeurs ; mais depuis que je suis au château je les partage...

MARIE.

Oh ! moi, je ne les ai plus, mon père...

SIMON.

Vrai ?

MARIE.

Vrai ! (A part.) A quel bon l'attrister en lui disant adieu ? (Haut.) Oui, mon père, je vous tout oublier, ou du moins si je ne puis, dans cette chambre où je l'ai vue mourir, perdre le souvenir de mes marraines, je ne me rappellerai que ses bontés pour moi, sa protection que je retrouve auprès de celui qui lui a survécu... Vous l'avez dit, le marquis est si bon !

SIMON.

Mais il n'est pas le seul ici à qui tu dois obéir... et sa femme...

MARIE.

Sa femme !... Ah ! ce n'est plus ma marraine... Elle souffre... elle souffre beaucoup sans doute, et c'est là ce qui la rend parfois impatiente et colère... Mais j'ai de la résignation ; j'ai accepté l'avance ma destinée, et je me trouve heureuse !...

SIMON.

Heureuse !... quand il n'y a que du malheur autour de toi ; car le marquis n'est plus le même... sa tristesse profonde dont il a refusé de me dire la cause...

MARIE.

C'est vrai, l'étude même ne parvient plus à le distraire.

SIMON.

L'étude ?

MARIE, désignant une porte à droite.

Où... tenez, il est là dans son cabinet de chimie

SIMON.

La chimie !... qu'est-ce que c'est que ça ?

MARIE.

Dame ! la chimie !... je ne sais pas, mais il paraît que beaucoup de personnes s'en occupent, surtout les grands seigneurs...

SIMON, entr'ouvrant la porte.

Ah ! oui, je le vois... la tête penchée sur un gros livre... C'est vrai qu'il s'air triste au moins... Oh ! qu'est-ce que tout ça ?... que d'instruments... de globes de verre... de fourneaux... quel c'est drôle tout ça... y comprends-tu quelque chose, toi ?

MARIE.

Non. Je sais seulement que c'est avec ça qu'il fait ce qu'il appelle ses expériences... qu'il compose même du poison...

SIMON.

Du poison !...

MARIE.

Aussi, il n'y a que lui qui entre dans ce laboratoire depuis que son fils n'est plus ici pour étudier avec lui.

SIMON.

Mais, toi... comment sais-tu ?...

MARIE.

Ah ! moi... je ne compte pas... il ne fait pas attention, quand il est absorbé par son travail... ou son chagrin.

SIMON.

Tais-toi... le voici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah ! C'est toi, Marie ? et toi aussi, Simon ?...

SIMON.

Où, général, moi, prêt à partir...

LE MARQUIS.

Djà !

SIMON.

Je retourne au village, puisque, grâce à vos secours, je puis rentrer dans ma chaumière sans crainte, et à l'abri de la misère... Je vous laisse mon enfant, bien sûr de son avenir, de son bonheur... et cependant... à l'instant de me séparer d'elle... vous comprenez ça, n'est-ce pas, mon général ?...

LE MARQUIS.

Où, mon ami... je suis père... et j'aime avec folie mon fils tout odieux qu'il est de son amour... je conçois bien la tendresse et les regrets pour une bonne et brave fille comme Marie. Mais je te réponds d'elle ; j'ai pris mes mesures pour que son service ne soit pas si bien pénible ; j'attends, pour ajouter à ma livrée, un nouveau serviteur qu'un de mes amis s'est chargé de m'envoyer.

MARIE.

Ah ! monsieur !... comment reconnaître ?...

LE MARQUIS.

Tu ne me dois rien... je veux que ton père soit rassuré.

SIMON.

Et comment ne pas l'être avec vous, général ? (*A Marie.*) Mon enfant, je veux avoir souvent de tes nouvelles, tu me le promets...

MARIE.

Mais comment ?

LE MARQUIS.

Je m'en charge ; je t'écirai pour elle.

SIMON.

C'est cela, et monsieur le curé lira pour moi... seulement, Marie, au bas de chaque lettre, tu sais...

MARIE.

Où, mon père, une croix... ma seule manière de signer mon nom.

SIMON.

Où, suis tranquille, je reconnaîtrai bien ton écriture. (*Ici on entend sonner avec une certaine violence dans l'appartement à gauche, Marie tressaille. Simon oreilles chagrin.*) Cette sonnette... c'est pour toi, mon enfant ?...

LE MARQUIS.

C'est la marquise.

MARIE.

J'y vais, monsieur le marquis, j'y vais...

SIMON.

Un instant encore, un instant. (*A lui-même.*) Le bruit de cette sonnette...

MARIE, bas.

Ah ! ne dites rien !... ne dites rien, mon père... (*Haut, s'efforçant de sourire.*) Embrassez-moi...

SIMON, l'embrassant.

Où... encore, encore !

LE MARQUIS.

Allons, allons, viens, Simon... je t'accompagne jusqu'à la grande avenue...

SIMON.

Oh ! général...

LE MARQUIS.

Je le veux.

SIMON, embrassant encore sa fille.

Adieu donc, Marie, adieu. (*Il sort avec le Marquis.*)

SCÈNE III.

MARIE, puis la MARQUISE.

Adieu, mon père... Il m'a semblé que je l'embrassais pour la dernière fois... (*Nouveau coup de sonnette plus violent que le premier.*) Ah ! la marquise ! mon Dieu ! jo l'oubliais. Courons bien vite. (*Elle marche vivement vers la porte à gauche. La Marquise paraît.*)

LA MARQUISE, avec humeur.

Eh bien ! mademoiselle, vous n'avez donc pas entendu ?

MARIE.

Pardonnez-moi, madame, c'est que je faisais mes adieux à mon père, je l'embrassais. Qu'ordonne madame la marquise ?

LA MARQUISE.

Il est bien temps... je me suis habillée sans vous. Voyons, que faites-vous là ? allez au moins ranger dans mon appartement, et n'oubliez pas de changer toutes les fleurs de mes jardinières... Allez.

MARIE.

Où, madame. (*A part.*) Mon pauvre père ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, seule, et assise sur le sofa.

Mon Dieu ! il semble que tout le monde ici s'entende pour me contrarier... Jusqu'à cette jeune fille, qui, sous prétexte qu'elle était la fille... Ah ! pitié au ciel que sa marraine exalté encore ! chacun serait mieux à sa place dans cette maison, le marquis serait heureux, et moi... Pourquoi ma famille m'a-t-elle imposé ce mariage ? pourquoi moi-même, dans ma folie de jeune fille, ai-je rêvé ce titre de marquise et toutes les illusions qui l'ensuivent ?... Illusions d'un instant ! Quand j'ai voulu descendre dans mon cour, il m'a répondu par un amour fatal et invincible. Alors j'ai exigé qu'il partît, lui. J'ai voulu être oubliée de lui et l'oublier moi-même. L'oublier ! impossible !... (*Elle reste absorbée dans ses pensées.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, JOSEPH, puis URBAIN.

JOSEPH, entrant par le fond.

Madame la marquise...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce encore ?... ne puis-je avoir un moment de repos ?

JOSEPH.

Madame, c'est un paysan, porteur d'une lettre de monsieur de Grandpré.

LA MARQUISE, se levant vivement.

Lui !... lui, m'écrit en ce moment ! (*Ici Urbain se présente ou fond et salue le domestique qui veut l'empêcher d'entrer.*)

JOSEPH, à Urbain.

Mais que faites-vous donc ? Je ne sais pas si madame la marquise...

LA MARQUISE, à Joseph.

Laissez-nous. (*Joseph sort.*)

URBAIN, à part.

Enfin m'y voilà ! ce n'est pas sans peine !...

LA MARQUISE, essayant de se contenir.

Approchez... que voulez-vous ?

URBAIN.

Ce que je veux... Je veux monsieur le marquis de Clavières...

LA MARQUISE, étonnée.

Mon mari... On m'avait dit...

URBAIN.

Ah ! vous êtes madame la marquise... (*A part.*) Superbe femme. (*Haut.*) Alors, c'est bien différent... pour vous... mais pour moi, c'est le même chose...

LA MARQUISE.

Comment ?

URBAIN, tirant une lettre de sa poche.

Où, monsieur de Grandpré m'a remis cette lettre pour monsieur le marquis, ou pour madame la marquise... à croix ou pile, qu'il m'a dit... ça lui est égal que ça soit monsieur ou madame...

LA MARQUISE, à part.

C'est étrange... (*Haut.*) Et où vous l'a-t-il remise, cette lettre ?

URBAIN.

Il me l'a remis dans la main...

LA MARQUISE.

Je vous demande dans quel endroit ?

URBAIN.

Ah !... au château de notre village, dont il m'a rapporté les clefs... Et alors, comme en passant avec lui, j'ai vu d'un côté que je ne voulais pas être domestique... il s'est trouvé au contraire qu'il m'était venu des raisons pour le vouloir... et d'après ça... parce qu'à mon âge... et avec mes sentiments... et ma délicatesse de jeune homme... vous comprenez, madame la marquise... voilà la chose...

LA MARQUISE.

Voyez cette lettre. (*A part.*) Je suis toute tremblante.

URBAIN, *à part*, après lui avoir donné la lettre.

C'est le moment de déployer mes avantages. J'aurais dû me faire friser à la mémoire.

LA MARQUISE, lisant.

« Monsieur le marquis, le jeune paysan qui vous remettra » cette lettre... »

URBAIN.

C'est moi, le jeune paysan.

LA MARQUISE, continuant.

« M'a semblé remplir toutes les conditions que vous demandez » pour entrer à votre service... »

URBAIN, saluant.

En qualité de domestique mâle.

LA MARQUISE, continuant.

« J'espère que vous serez satisfait de mon choix... »

URBAIN.

Et moi aussi, madame la marquise, j'en nourris l'espoir.

LA MARQUISE, continuant.

« Je croyais même vous présenter mon protégé, mais je ne » le puis pas ; je ne serai de retour à Caen que demain. » (*A part.*) Il revient.

URBAIN.

Demain, c'est aujourd'hui, parce que la lettre est d'hier.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui il est donc ici ?

URBAIN.

Certainement. Je suis venu à pied et lui en voiture. Je l'ai vu ce matin qui arrivait, et il m'a dit que la journée ne se passerait pas sans qu'il vînt me vous voir.

LA MARQUISE.

Me voir... aujourd'hui !

URBAIN.

Aujourd'hui même, pour savoir si je suis reçu.

LA MARQUISE.

Il suffit. (*Elle sonne. A Joseph qui entre.*) Joseph, emmenez ce jeune homme, qui fait désormais partie de la maison, et qu'un lui donne une livrée. Allez.

URBAIN, *à part*.

Une livrée, c'est humiliant ; mais ça comble tous mes vœux.

LA MARQUISE, *à part*.

Et maintenant, retirons-nous ; car dans le trouble où je suis, je vous évite sa présence.

JOSEPH, au moment de s'éloigner, se retourne et annonce.

Monsieur de Grandpré !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRANDPRÉ.

URBAIN.

Ah ! mon protecteur !

LA MARQUISE, *à part*.

Il est trop tard !

URBAIN, *à Grandpré qui entre et salue la Marquise.*

Vous arrivez comme mari en carême ! Je suis déçue ; je vais prendre la livrée ! (*A part.*) Elle est servante, elle, je peux bien me faire domestique.

JOSEPH, *à Urbain.*

Venez donc.

URBAIN.

On y va. (*Il sort avec Joseph.*)

SCÈNE VII.

GRANDPRÉ, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous ici, monsieur !... Devais-je m'attendre ?...

GRANDPRÉ.

Pardon, madame !... Mes devoirs d'avocat m'ont ramené, et bienfait du ciel ou fatalité, je bénis cette circonstance qui m'a permis de vous revoir...

LA MARQUISE.

Monsieur !... la maison où nous sommes est celle du marquis de Clavières, mon époux !...

GRANDPRÉ.

Je ne l'ai jamais oublié, madame, le ciel m'est témoin combien

cette maison m'est sacrée !... Amide mon père mort avant l'âge, monsieur de Clavières m'a traité comme un fils ; je lui dois tout, mon éducation, ma carrière, la position brillante qu'il m'a faite, et j'ai si plié mes meilleurs sentiments à m'humilier d'une éternelle reconnaissance envers lui !... Ne craignez donc pas, madame, lorsqu'un instant j'abandonne mon âme au douloureux bonheur de vous revoir, ne craignez pas que je perde le souvenir de mes devoirs envers mon bienfaiteur !... Ma vie pour la sienne, mon bonheur pour le sien... Entre vous et moi, plus un mot de ce fatal amour...

LA MARQUISE.

Fh bien, monsieur, j'aurai plus que vous encore de force et de courage... Écoutez... dans la situation cruelle que nous est faite, dans la lutte terrible que tout va augmenter encore, ce n'est pas assez de la seule barrière que s'élève entre nous.

GRANDPRÉ.

Que voulez-vous dire ?...

LA MARQUISE.

Il était question avant votre départ d'un projet de mariage...

GRANDPRÉ.

Moi... enchaîner ma vie !

LA MARQUISE.

Comme la mienne est enchaînée à celle du marquis.

GRANDPRÉ.

Moi qui ne respire qu'en vous, prendre une femme !...

LA MARQUISE.

Où, une femme dont vous respecterez le bonheur... comme je respecte le sien à lui...

GRANDPRÉ.

Mais, madame...

LA MARQUISE.

Où ! cessez, cessez de me dire que vous avez du courage, et que vous donneriez votre existence pour celle de votre bienfaiteur !... Je suis assez forte, moi, pour vous montrer la rivale qui doit me faire oublier... Je vous trace qu'il pleurant un devoir qui me tue, et vous... insensible à mes larmes, vous me répondez par un refus !...

GRANDPRÉ.

Non, madame, vous le voulez... je suis prêt à vous obéir...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, on fond, *à part*.

Ensemble !...

LA MARQUISE et GRANDPRÉ.

Le marquis !...

LE MARQUIS.

Vous, Grandpré ! vous êtes chez moi, et l'on ne m'a pas prévenu !...

LA MARQUISE.

Monsieur de Grandpré est de retour depuis ce matin seulement de son voyage, et nous devons lui savoir gré de sa visite pressée ; car elle a pour but une communication qu'on ne fait qu'à ses meilleurs amis...

LE MARQUIS.

A cet effet, elle nous était acquise... Et cette communication, c'est ?...

LA MARQUISE.

C'est son mariage.

LE MARQUIS.

Son mariage !

GRANDPRÉ.

Où, monsieur le marquis, cette alliance projetée, il y a quelque temps, avec la famille de Moranges...

LE MARQUIS.

Vous y aviez renoncé, ce me semble ?

GRANDPRÉ.

Elle n'était qu'ajournée ! mais de nouvelles réflexions m'ont déterminé à le conclure, et avant que personne ait pu l'apprendre, je me suis fait un devoir, ainsi que l'a dit madame la marquise, de venir vous l'annoncer, à vous le meilleur ami de mon père... vous à qui je suis à jamais attaché par la reconnaissance... par l'affection sur tout !...

LE MARQUIS, lui tendant la main.

- Je vous crois, mon ami, je vous crois... et j'approuve en tout point ce mariage. (*A la Marquise.*) Mademoiselle de Moranges est plus jeune de quelques années seulement... leurs goûts, leurs penchants doivent être les mêmes... C'est le bonheur en ménage, il ne faut pas chercher sa déshonneur !... (*Mouvement douloureux de la Marquise ; le Marquis reprend vivement adressant*

à Grandpré.) Voilà pourquoi je suis heureux de la nouvelle que vous venez de m'apprendre; voilà pourquoi moi, qui ai cherché à remplacer votre père dans quelques occasions de votre vie, je demande à le remplacer dans celle-ci, plus solennelle et plus importante, et croyez-le bien, la bénédiction d'un vieillard porte toujours bonheur.

GRANDPRÉ.

C'est là tout mon espoir, monseigneur le marquis... Mais l'heure m'appelle au tribunal... pardonnez-moi...

LE MARQUIS, lui tendant encore la main.

Au revoir, mon ami, au revoir...

GRANDPRÉ.

Madame la marquise... *(Il salue profondément et sort.)*

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, à part.

Tous les deux ont du courage et de l'honneur... et cependant le bonheur a fui pour toujours du château de l'avière! *(Il se s'assoit à gauche avec accablement.)*

LA MARQUISE, s'approchant de lui.

Monsieur!... vous souffrez ce matin?... vous avez des chagrins que j'ignore et que je voudrais adoucir au prix de ma vie.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, madame... des chagrins!... je n'en ai pas... ou plutôt un seul... toujours le même!... mon fils!... n'est-ce pas assez?

LA MARQUISE.

Mais ne m'aviez-vous pas dit qu'il vous avait écrit, pour vous annoncer son retour?

LE MARQUIS.

C'est vrai, la semaine dernière, le jour même où Marie Simon est arrivée ici avec son père; mais depuis, pas de nouvelles...

LA MARQUISE.

Il hésite peut-être à reparaitre devant nous, il redoute votre colère.

LE MARQUIS.

Ma colère?... non, il me connaît trop bien pour la redouter jamais... *(Avec amertume.)* (He ne me craint pas, madame!... mais on ne m'aime pas!)

LA MARQUISE.

Monsieur!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, une lettre à la main.

Monsieur le marquis, une lettre très-pressée qu'on apporte pour vous!...

LE MARQUIS, la prenant et l'ouvrant.

Donne, mon enfant!... Ah! c'est de lui, de mon fils!... Il revient, aujourd'hui même...

LA MARQUISE.

Enfin!...

MARIE.

Quel bonheur!...

LE MARQUIS.

Mon fils!... je vais le revoir, lui pardonner, et, je l'espère, le garder près de moi... Venez, venez, madame... je n'ai plus de chagrin maintenant... je vais embrasser mon fils.

LA MARQUISE, à part.

Et moi, en voyant son bonheur, j'oubliais mes souffrances. *(Ils sortent ensemble par la fond.)*

MARIE, un instant seule.

Le fils de ma bienfaitrice... il va revenir, et je vais le connaître à mon tour... Ses traits peut-être vont me rappeler ceux de sa mère... et je ne sais pourquoi j'éprouve la une curiosité... une impatience... On vient... c'est lui, sans doute, oui, c'est lui! *(Elle marche vivement vers la porte du fond.)*

SCÈNE XI.

MARIE, URBAIN.

URBAIN, entrant en grande hâte.

Oui, mamzelle, c'est moi-même.

MARIE, reculant avec surprise.

Urbain! Ici et sous ce costume?...
URBAIN.

Ne m'en parlez pas... je rougis de le porter... quoiqu'on m'ait assuré que je le portais très-galamment... C'est uno

grande livrée... elle est même trop grande pour moi, mais c'était le seul moyen de me rapprocher de vous

MARIE.

Quoi! c'est pour moi?...
URBAIN.

Vous croyez peut-être que c'est pour mes menus plaisirs... Elle part... elle s'en va, que je me suis dit... et plutôt que de me devoir quelque chose... elle met sa liberté en gage... elle se donne des maîtres... Eh bien! ça t'indique ton devoir, ça, mon garçon, elle a le courage de se faire servante... aie la grandeur d'âme de te faire domestique...

MARIE.

Domestique!... vous!...

URBAIN.

Ma foi, oui... domestique mille... comme vous êtes domestique... de l'autre sexe...

MARIE.

Quand vous pourriez être heureux là-bas...

URBAIN.

Honneur! loin de vous! j'aime mieux être malheureux auprès. Mon Dieu! je sais bien que vous ne m'en aimez pas davantage, dans les commencements surtout; mais peut-être bien qu'à la longue, on ne sait pas, et en attendant, je vous verrai tous les jours, je vous parlerai, et si le travail vous paraît trop rude, eh bien! je serai là pour vous aider, pour faire votre part avec la mienne, avec la mienne. La mienne... je ne la ferai peut-être jamais; mais je ferai toujours la vôtre. Il ne faudra pas vous gêner, mamzelle, vous n'aurez qu'à commander.

MARIE, à part.

Pauvre garçon!... *(Haut.)* Merci, mon bon Urbain, merci; mais vous avez au tort d'abandonner par un coup de tête...

URBAIN.

Du tout, c'est un coup de cœur!... Oh! je ne vous demande rien pour ça, j'ai ma conscience, je suis content de moi; je suis fier de penser que l'autre n'aurait pas fait ça, lui, qui, à cette heure, vous embête auprès des autres jolies filles du village, et que vous ne verrez plus au moins.

MARIE.

Oh! non, non, je ne le verrai plus, et j'en suis heureuse! *(J'ai Roger paroli en fond du théâtre, en élégant habit de voyage; il porte bis à Joseph qui l'accompagne et qui s'éloigne aussitôt.)*

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, descendant vivement la scène.

Mario! Mario!

MARIE.

Ciel! lui! lui!

URBAIN, s'apercevant.

L'oiseau déguisé en grand seigneur comme je suis déguisé en grand domestique...

ROGER, pressant Marie des ses bras.

Mario! je t'aime... je t'aime toujours...

URBAIN.

Devant moi... il est sans gêne.

ROGER.

Et si tu ne m'es pas revenu plus tôt, c'est que j'attendais le départ de ton père.

URBAIN, se plaçant entre Roger et Marie.

Permettez, permettez, ce n'est pas l'habitude d'entrer quelques part sans se faire annoncer, et puisque je suis au service de la maison, j'ai le droit de vous demander qui vous êtes.

ROGER.

Qui je suis?...
SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, accourant, précédé par Joseph.

Mon fils!... mon fils!... il est ici!...

ROGER, s'inclinant.

Mon père!...

MARIE, tremblante.

Ah! son fils!...

URBAIN, tombant sur un siège.

Lui! mon maître!... Gredin de sort!...

LE MARQUIS, tendant les bras à son fils.

Mais viens... viens donc!

ROGER, l'embrassant.

Mon père!

LE MARQUIS.

Que tu nous es fait attendre!... je voulais être sévère avec toi, t'adresser des reproches, mais le voilà de retour, je n'en ai plus la force...

ROGER.

Il n'a pas tenu à moi, je vous jure, d'abréger mon absence... Je désirais cette réunion de toutes les forces de mon âme... mais des raisons indépendantes de ma volonté...

LE MARQUIS.

Va, je ne te demandais rien... Tu voilà, c'est tout ce qu'il me faut... Tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas?

ROGER, regardant Marie.

Non, mon père... non, je ne vous quitterai plus!

LE MARQUIS.

Bien... Ta belle-mère est prévenue... elle t'attend. Viens donc, que tout ici se remette de ma joie, de mon bonheur! L'enfant prodigue est de retour... Viens, mon Roger!

ROGER, regardant toujours Marie.

Oui, mon père. (Il sort avec le Marquis.)

SCÈNE XIV.

MARIE, URBAIN, puis JOSEPH.

MARIE.

Lui, Roger?... le fils du marquis!

URBAIN, avec colère.

Ah! c'est le fils du marquis! Eh bien... je m'étais en sentiment à côté de vous... je marche sur vos talons... voilà mon service, et je n'en veux pas d'autre...

JOSEPH, entrant avec une pile d'assiettes.

Eh bien! vous êtes là, vous... pendant qu'on est à table... Si c'est comme ça que vous débutez...

URBAIN.

Laissez-moi tranquille... je suis occupé...

JOSEPH.

Occupé... C'est au dernier venu à changer les assiettes... (Lui plaçant les assiettes sur les bras.) Eh! vite... et je vous engage à marcher droit, si vous ne voulez pas qu'un vous remercie... (Il sort.)

URBAIN, à lui-même.

Remercie... moi!... la laisser seule avec lui?... Ah! mais non... Je préfère changer les assiettes. (A Marie.) Mais ça ne m'empêchera pas d'avoir un œil sur vous...

JOSEPH, au dehors.

Urbain! Urbain!

MARIE.

Voilà, voilà... (A Marie.) Et l'autre œil sur mon rival...

JOSEPH.

Urbain...

MARIE.

On y va, on y va... (Il va pour sortir, trébuche et casse la pile d'assiettes.) Patastra...

JOSEPH, à la condamnée.

Ah ça, viendrez-vous à la fin?

URBAIN.

Je ramasse mes assiettes... (Il sort en emportant quelques morceaux d'assiettes.)

SCÈNE XV.

MARIE, seule.

(Pendant la scène précédente, elle n'a fait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, et a paru toujours frappée de la même frayeur que lui a donnée l'entrée de Roger; elle répète avec douleur, après la sortie d'Urbain.)

Le fils du marquis!... par pitié pour la douleur de son père, je blâmais son arrivée de tous mes vœux! Je demandais au ciel son retour... Malheureuse! et c'était lui, Roger, que j'appelais sans le savoir... C'est donc en vain que j'ai tout quitté... mon pays et mon père... pour ne le revoir jamais, et je le retrouve ici, où il est maître absolu, où il peut tout oser!... Ses traits, ses regards, mon effroi me l'ont révélé... Ah! sa présence réveille tous mes souvenirs, toutes mes terreurs!... Ma marraine... je la vois, je l'entends encore... toujours... Marie!... Cette maison!... elle est ensuée... Ici, pour toi, la désespérance et la mort!... la mort!... la mort!... (Elle arrête son regard

sur la porte du cabinet de chimie dont elle a parlé à son père dans la première scène.) Oui... si j'y suis réduite; la mort plutôt que le déshonneur... Là... je jure la trouver... (Prenant dans sa poche le flacon du premier acte.) Ce flacon, ce gage de sa tendresse meurtrière, s'il la faut, ce sera ma protection, ma sauvegarde, mon salut!... (Elle entre précipitamment dans le cabinet de chimie au moment où Urbain reparait au fond.)

SCÈNE XVI.

URBAIN, MARIE, puis JOSEPH.

URBAIN, portant la cafetière sur un plateau.

Me voilà... Je me suis échappé. (Il pose le plateau sur un guéridon à gauche.) Maman! Marie, etc... Tiens... où est-elle?... Où étais-elle?... avec lui peut-être!... Non, que je suis bête!... Je viens de la laisser là-bas... à table... dinant comme quelqu'un qui n'aurait rien sur l'estomac... à se reprocher... Grand hypocrite, va!... Mais elle?... où peut-elle être... je vous la demande!... (Le regardant sortir du cabinet de chimie.) Là! la voilà... Qu'est-ce qu'elle tient donc... Et qu'est-ce qu'elle embrasse comme ça... Ah! son flacon!... le cadeau de l'autre...

MARIE, reprenant son flacon à la main.

Qu'il vienne maintenant, je serai forte contre lui...

URBAIN, lui arrachant le flacon des mains.

Enlevé!

MARIE, avec effroi.

Urbain... je vous en supplie, rendez-moi...

URBAIN.

Jamais... le cadeau de l'autre... pour que vous l'embrassiez encore, et devant moi... Je le garde...

MARIE.

Mais si vous sachiez, mon ami...

JOSEPH, reprenant encore au fond.

Eh bien! Urbain... et le café qu'on attend. (Il disparaît.)

URBAIN, vivement.

Je le verse... Je le verse... (En allant pour le prendre il renverse le plateau.) Il est versé!

VOIX DANS LA COULISSE.

Urbain, Urbain!

URBAIN.

On y va, mon Dieu, on y va... Décidément, je ferai un fichu domestique. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

MARIE, ROGER.

MARIE, voulant le retenir.

Urbain!... Urbain!... A elle-même avec désespoir. (Pas même cette ressource!... Dieu ne l'a pas voulu...)

ROGER, paraissant tout à coup par une petite porte à gauche.

Mariel!

MARIE, avec épouvante.

Ah!

ROGER.

Pourquoi ce trouble, cet effroi? Ne sais-tu pas que je t'aime?

MARIE.

Mais lorsque je sais que cet amour est un crime, que pouvez-vous encore espérer?

ROGER.

Tout ce qu'espère un homme que possède le délire de la passion! Marie, pour arriver jusqu'à toi, pour ne pas être repoussé, j'ai eût d'abord mon rang et mon nom; maintenant que tu as tout appris, pour te revoir encore, je brave, as-tu jusqu'à la colère de mon père... Je t'ai dit que je ne te quitterais plus... Soldat ou gentilhomme, je serai là, près de toi, devant toi, tous les jours... je te donnerai ma vie et mes fortunes... je t'entourerai de plaisir et de honte, de tendresse et de bonheur!

MARIE.

Ah! laissez-vous! laissez-vous, monseigneur, et n'osez pas en face me proposer la honte! Oubliez-vous qui je suis? ce que j'ai fait pour vous fuir?

ROGER.

J'oublie tout, excepté mon amour.

MARIE, le repoussant.

Ah! laissez-moi! Et puisque rien ne peut vous convaincre, votre père... il est là... et je vais... (Elle veut courir par la fond.)

ROGER, se plaçant devant la porte.

Tu ne sortiras pas! (Il ferme la porte et en retire la clef.)

MARIE.

Seule avec lui !

ROGER, s'élançant vers elle.

Seule... et en mon pouvoir !

MARIE, tombant à genoux.

Par pitié, monsieur ! par pitié pour vous-même ! oui, je vous demande à genoux de ne pas être infâme !

ROGER.

Prières, larmes, j'ai tout prévu, et je suis résolu à tout braver, parce que je t'aime, Marie, parce que je sais que tu m'aimes à ton tour...

MARIE, se relevant avec indignation.

Moi, en ce moment, je vous méprise !

ROGER.

Est-ce que l'on passe ainsi tout à coup de la passion au mépris?... Je ne te crois pas, Marie, je ne te crois pas... (Il veut l'enlacer dans ses bras.)

MARIE, avec énergie.

Arrêtez, monsieur, arrêtez... C'est ici que j'ai vu mourir votre mère !

ROGER, reculant.

Ma mère, ici !

MARIE.

Oui... Et dans ce lieu même, peu de jours avant sa mort, voilà ce qu'elle m'avait donné... (Elle lui montre le livre de prières.)

ROGER.

Ce livre... je me souviens... c'est sur ce livre qu'elle me faisait prier dans mon enfance !

MARIE.

Ah ! vous le reconnaissez?... Eh bien ! (lui montrant la première page) lisez, lisez, monsieur !

ROGER, prenant le livre et lisant.

« A ma filleule, Marie Simon... » Oui c'est bien là son écriture chérie... (Marie lui fait signe de poursuivre sa lecture et il reprend.) « La seconde mère de l'orpheline, c'est sa marraine. Dans les jours d'affliction, Marie, viens à moi, avec ce livre, témoin des serments que j'ai faits pour toi dans ton enfance... viens à moi, ou à ceux des miens qui m'auront survécu... et par moi » ou par eux, tu cesseras d'être malheureuse... »

MARIE.

Eh bien !... monsieur ?

ROGER, embrassant le livre avec émotion, le rend à Marie, puis saisissant la clef, il va ouvrir la porte du fond, en poussant les deux battants et dit : Marie, vous êtes libre...

MARIE.

Libre... ah !... (Elle court au fond, puis portant le livre à ses lèvres, pendant que Roger tombe sur un siège.) Merci, merci, ma bienfaitrice !...

ROGER, et laissant tomber sur son fauteuil, et fondant en larmes. Me pauvre être ! (La table tombe.)

ACTE III.

Un jardin ; à gauche, du premier au troisième plan, ce pavillon où sont les appartements de la Marquise. A peu de distance de l'entrée de ce pavillon, un gros arbre, au pied duquel sont une table et des chaises de jardin. Au fond, et tenant presque toute la largeur du théâtre, une sorte de maison de coquette faisant face au public, avec une fenêtre qui paraît être celle d'une chambre masquée ; c'est la fenêtre de la chambre de Marie. A droite et à gauche de cette maison, deux avenues du jardin qui vont se perdre en biais dans la colline ; à droite, au premier plan, des chemins de fleurs, et, en devant, un banc de jardin.

SCENE I.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, MARIE. (La Marquise entre en scène avec la Marquise, et Marie les suit à peu de distance.)

LE MARQUIS, montrant la table placée au pied de l'arbre.

Ici, Marie, c'est ici.

LA MARQUISE.

Allez, mademoiselle ; préparez le thé de monsieur le marquis, et ne tardez pas à l'apporter.

MARIE.

L'obéis, madame. (Elle sort.)

SCENE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, s'approchant du Marquis qui s'est assis sur le banc.

Eh bien ! monsieur, plus triste encore, plus sombre que vous n'étiez hier !... cependant, le retour de votre fille...

LE MARQUIS, avec amertume.

Oui, le retour de mon fils !... un fils dont le cœur appartient bien tout entier à son père, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

En doutez-vous, monsieur ?

LA MARQUISE.

Non ! je ne doute de rien, madame, et je vois clair en toutes choses.

LA MARQUISE, à part.

Ah ! son regard m'a glacé !

LE MARQUIS, se levant et regardant au dehors à droite.

Voyez là-bas ! voyez ce pavillon... entendre les cris joyeux qui s'en échappent... c'est le bruit de l'orgie... mon fils, à peine rentré dans la maison paternelle, y réunit autour de lui ses compagnons de débauche, et je suis trop irrité, moi, de leur joie scandaleuse pour que je garde la mienne, en songeant que j'ai revu mon fils... Je vous l'ai dit, madame, je ne suis aimé de personne !...

LA MARQUISE.

Ah ! cette parole...

LE MARQUIS.

Est-elle injuste ? c'est là même qui me sacrifient leur existence et leur bonheur, le font-ils par affection pour moi ? répondre !

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne puis vous comprendre.

LE MARQUIS.

Clarisse, vous m'avez parlé du tristesse... que dois-je penser de la vôtre ? Oh ! ne croyez pas que je la cache... Je le conçois, j'ai surpris vos larmes... vous l'aimiez... il vous aime, et vous lui avez imposé ce mariage qui vous sépara l'un de l'autre... vous avez tous deux loyalement et noblement agi ; mais je ne puis faire que vous ne le regrettiez pas, lui, après l'avoir aimé ; mais, je n'oublierai pas que, ce matin, je vous ai vu pleurer... et pleurer son départ... Vous voyez bien, madame, vous voyez bien que je ne puis jamais être heureux ! (Il sort.)

SCENE III.

LA MARQUISE, seule.

Jamais heureux ! et moi, il manquait encore à ma destinée d'être assurée qu'il sait tout, et de l'entendre me le dire... de songer que ses soupçons vont me poursuivre sans cesse et me faire un crime de mes pensées, qu'il les devinera quand je m'efforcerai de les cacher à moi-même... Ah ! c'est une existence affreuse !... Et lui, à qui j'ai ordonné de me fuir... bientôt il ne pensera plus à moi ! il aimera cette femme jeune et belle qui sera la sienne, puisque je l'ai voulu !... Il l'aimera !... Ah ! j'ai honte de moi-même !... le plus grand de tous mes tourments, c'est de supposer un instant qu'il puisse en aimer une autre !

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARIE, puis GRANDPÈRE.

MARIE, entrant la première et introduisant Grandpère.

Venez, monsieur, elle est là, madame la marquise.

GRANDPÈRE.

Merci, mon enfant, merci. (Marie sort.)

SCENE V.

GRANDPÈRE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, traversant à la vue de Grandpère. Vous, monsieur, encore vous !...

GRANDPÈRE.

Oui, madame, ce mariage...

LA MARQUISE.

Eh bien ?

GRANDPÈRE.

Impossible !

LA MARQUISE.

Comment ?

GRANDPÈRE.

Rompu... et pour toujours...

LA MARQUISE, avec un mouvement de jete incoloratoire.
Pour toujours !... Et pourquoi ? qui vous a empêché de me tenir votre promesse ?

GRANDPRÉ, se rapprochant.

Ce n'est pas de moi qu'est venue cette rupture.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas de vous ?

GRANDPRÉ.

Non, madame... Éloignant la voix de mon cœur, j'étais résolu à vous obéir ; mais c'est elle-même, cette jeune fille que j'allais demander pour épouse, c'est elle qui, en me faisant l'avon d'un autre amour, en a appelé à mon honneur, à ma pitié ; elle m'a supplié à la fois, et pour moi qu'elle ne saurait aimer, et pour elle, à qui cette union imposait un supplice pareil au vôtre, madame ; car, en ce moment, c'est à vous surtout que je songeais, c'est cette chaîne si lourde, si douloureuse, que j'ai redoutée pour cette femme, en me reportant à vous... J'ai vu ses larmes, en comptant les vôtres ; j'ai vu les afflictions de celui qu'elle aime, en comptant les miennes... Alors le courage m'a abandonné ; son père était présent, il est accouru à son tour me prier pour sa fille, et j'ai rendu ma parole.

LA MARQUISE.

Mais pourquoi rentrer dans cette maison ? Le marquis à l'instant était là, près de moi, et, s'il avait réparé...

GRANDPRÉ.

Le marquis !... En effet... hier, en lui disant adieu, j'ai bien vu comme vous qu'il soupçonnait...

LA MARQUISE.

Des soupçons !... non, une certitude... il me l'a dit... il n'a pu contenir devant moi son agitation et son désespoir ; et, cependant, il croyait alors à votre prochain mariage. Que sera-ce donc, quand il en apprendra la rupture ?... Ah ! vous me pardrez, monsieur, vous me pardrez en revenant ici...

GRANDPRÉ.

Adieu donc, madame, adieu... et cette fois, je vous le jure, c'est pour jamais !

LA MARQUISE.

Pour jamais ! c'est bien, monsieur, mon cœur vous sait gré d'un tel sacrifice ; je vais lui devoir mon bonheur... Adieu ! *[Elle dit ces derniers mots en fondant en larmes.]*

GRANDPRÉ, revenant vivement sur ses pas.

Voire bonheur !... et vous pleurez, madame, vous pleurez... Ah ! ces larmes m'ont éclairé toute ma raison, me font oublier tous mes devoirs... Clarisse, je ne vois plus que votre douleur, et mon amour... Clarisse, je ne parlais pas seul...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous dit !... à ciel !...

GRANDPRÉ.

De l'instant où il vous a déclaré, lui, qu'il avait deviné notre secret, ce qu'il y a pour moi de plus horrible en ce monde, c'est de vous laisser auprès de lui... je ne le veux pas, non, je ne le veux pas !... vous me suivrez... j'abandonne ma patrie, ma famille, ma profession... je déchirerai de mes mains ma robe d'avocat et en sera justice... Est-ce que je puis apprécier et combattre les passions des autres, moi qui n'ai pas la force de commander aux miennes... mais vous me suivrez, il le faut... nous partirons ensemble.

LA MARQUISE.

Ensemble !...

GRANDPRÉ.

Silence ! on vient de ce côté ! *[Il remonte la scène et regarde derrière l'arbre et le pavillon.]*

LA MARQUISE, avec effroi.

Ah ! mon mari !...

GRANDPRÉ.

Non... non... ce paysan que je vous ai recommandé... il ne peut nous voir et ne songe pas à nous. *[Le Marquis fait un pas vers le pavillon, Grandpré le retient du geste et de la voix.]* Un seul mot... ce soir, à dix heures, j'attendrai à l'extrémité de cette avenue... *[Il montre l'avenue du fond.]* Qu'une lumière brille à votre fenêtre. *[Il montre la fenêtre du pavillon, premier plan à gauche.]* Je viendrai vous attendre et vous emmènerai loin d'ici.

LA MARQUISE.

Monsieur...

GRANDPRÉ.

A ce soir... et jusque-là, je ne vous pas savoir votre réponse... Adieu ! *[Il sort précipitamment par la droite, la Mar-*

quis est rentrée à gauche, dans le pavillon ; ou même moment, Urbain entre en scène par la gauche, derrière le pavillon et les arbres, en courant de toutes ses forces.]

SCÈNE VI.

URBAIN, puis ROGER.

URBAIN, seul.

Qu'est-ce que j'ai entendu ? à dix heures... une lumière à votre fenêtre... je viendrai vous attendre... *[Il regarde encore autour de lui, Roger vient d'entrer par la droite.]* Les paroles... qui est-ce qui les disait ?... *[Reconnaissant Roger.]* C'était lui !... et madame Marie !...

ROGER, l'apercevant.

Ah ! c'est toi ?...

URBAIN.

Oui, c'est moi... Je ne vous perds pas de vue.

ROGER.

Bien obligé...

URBAIN.

Allez, monsieur, c'est affreux, c'est indigne, ce que vous faites là !

ROGER.

Ce que je fais !

URBAIN.

Comment ! vous ne pouvez donc pas la laisser tranquille...

ROGER.

Qu'il

URBAIN.

Elle... une lumière... à dix heures... à sa fenêtre...

ROGER.

Quelle fenêtre ?

URBAIN, montrant au fond la fenêtre de la petite maison qui fait face au public.

Celle-là... pardonnez, celle du sa chambre.

ROGER.

La fenêtre de Marie ! qu'est-ce que tu chantes ?

URBAIN.

Je ne chante pas, je crie... Je crie de toute ma force que je veux la défodorer, et je la défendrai... Par bonheur, je connais votre signal.

ROGER.

Mon signal ?...

URBAIN.

Et je vais tout dire à monsieur le marquis...

ROGER.

A mon père ?

URBAIN.

Ah ! vous ne l'enlèverez pas, monsieur, vous ne l'enlèverez pas... le chien du garde abouira... il mordra même, pour vous empêcher... Et le chien du garde, c'est moi. *[Il sort.]*

SCÈNE VII.

ROGER, seul.

Il est fou ! un signal... Un enlèvement ! Marie !... toujours Marie !... Est-ce que j'y songe encore ? Est-ce que je n'ai pas renoncé à ce fatal amour depuis l'instant où elle a placé entre elle et moi le souvenir de ma mère ?... Ma mère !... la seule de mes pensées qui me fasse honneur... qui me prouve que je veux quelque chose encore... que cette âme n'est pas entièrement flétrie, et qui me réconcilie avec moi-même !... Non, certainement non, je ne pense plus à cette jeune fille... Je veux ignorer même si elle est ici... à deux pas de moi, si elle va cette nuit reposter dans cette chambre... *[Il montre la fenêtre du fond.]* Si elle est ici... Non... je ne veux pas le savoir, et... cependant ne sentait-il pas que tout soit d'accord aujourd'hui pour me ramener vers elle, quand je veux chasser son image... Quand, pour y parvenir, je rappele à moi les plus innocents, les plus joyeux, les plus méprisables peut-être de mes anciens camarades, et que j'essaie de me relancer avec eux... j'en rougis... Oui... c'est à l'ivresse, à la délirance que je demande de me faire oublier... et je me souviens toujours... et je la vois sans cesse, partout... Je la vois, et mes amis ivres me raillent de ma faiblesse, de mes scrupules ; ils font sur elle et sur moi les plus folles gageries... Ah ! j'ai dû les fuir, tant par leurs railleries, ils soulevaient en moi d'indignation et de colère... J'ai dû les fuir, pour qu'on ne me parût plus de Marie !... Et ce paysan stupide se trouve tout à coup sur mon passage, pour me jeter son nom à la face... Un enlèvement... un signal... sa fenêtre... Qu'a-t-il voulu dire ?... Il est fou !... il est fou !... Mais moi...

moi, je le suis davantage... et ma folie, c'est mon amour... mon amour qui me domine tout entier, qui l'emporte enfin sur toutes mes résolutions généreuses, qui est plus fort en moi que la voix même de ma mère.

SCÈNE VII.

ROGER, LE MARQUIS, URBAIN. *(Le Marquis paraît au fond, ramené par Urbain; il fait signe à celui-ci de sortir et écoute son fils qui continue à se parler à lui-même, et dans la plus grande agitation.)*

SCÈNE, sans voir son père.

Oui, je n'y résiste plus... je cède... cet amour, c'est ma vie... Marie sera à moi, parce que je l'aime avec délire, et que je ne puis me passer d'elle... Marie sera à moi, parce que je le veux... Tous les obstacles, je les vaincrai... toutes les résistances, je les surmonterai... toutes les entraves, je les briserai.

LE MARQUIS, s'avançant.

Malheureux !...

ROGER.

Mon père !...

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, ROGER.

LE MARQUIS.

Ainsi, monsieur, dans votre accès de démence, vous avez achevé de me convaincre que votre retour ici est pour Marie, et non pour votre père... le desordre vous avait fait sortir de ma maison, et c'est lui encore qui vous y ramène.

ROGER.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Disipateur, joueur, débauché !... vous n'avez mis aucun frein à vos vices ! Osez-vous le nier devant moi ?

ROGER.

Eh bien ! oui, cela peut être ; oui, depuis que je n'ai plus de mère, ni sa douce morale qui me persuadait, ni sa tendresse qui me consolait, j'ai cherché dans le tourbillon des plaisirs de quoi m'occuper et combler ce vide... qu'il fallait remplir à tout prix...

LE MARQUIS.

Incessé ! mais, votre père n'était-il donc pas là ?

ROGER.

Mon père ! j'ai senti mon cœur se glacer sous son indifférence... Mon père ! si sa voix ni sa main n'ont voulu me reculer... Sa voix était muette pour moi... et sa main se tendait vers une femme qui n'était pas ma mère...

LE MARQUIS.

Vaine excuse pour vos folies ! C'est ma faiblesse et votre mauvaise nature qui vous ont perdu... et quant à la marquise, je ne lui ai donné qu'une affection qui ne vous était pas étrangère.

ROGER.

Ce n'était pas ma mère !...

LE MARQUIS.

C'était mon épouse !... respectez-la !

ROGER.

Oui, votre épouse, à vous, dont le sang coule dans mes veines... Vous qui vous étonnez qu'une passion me domine aussi, moi, libre et à mon âge, quand au vôtre, cédant à l'amour que cette femme vous inspirait, vous l'avez mise à la place de ma mère.

LE MARQUIS.

Silence ! silence ! monsieur, je vous défends d'entraver la marquise... Osez-vous bien couvrir vos actions les plus honteuses des torts que vous reprochez injustement à votre père... Oh !... s'il vous reste un éclair de raison, monsieur, écartez ces paroles dictées par l'indulgence et la justice paternelle... Les bras et le cœur d'un père sont ouverts au repentir... Roger, arrêtez-vous... arrêtez-vous dans cette voie fatale... ou, par une catastrophe terrible, Dieu lui-même vous arrêtera !...

ROGER.

Des mensonges !...

LE MARQUIS.

Des ordres, monsieur, des ordres... puisque vous n'entendez plus la voix du cœur ni celle de Dieu ! *(Marie entre en scène apportant le thé du Marquis, et le pose sur la table; elle écoute avec anxiété le Marquis et son fils.)*

ROGER.

Il est trop tard... j'ai couru avec le torrent, et il n'est plus un monde de digue assez puissant pour m'arrêter.

LE MARQUIS, furieux.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, s'avançant.

Monsieur Roger, au nom du ciel !...

LE MARQUIS.

Marie ! en ce moment !... Quelle audace !

ROGER, bas à son père en se rapprochant de lui.

C'est à cause d'elle, monsieur, que vous m'avez accablé du poids de votre colère, et presque de votre malediction ; et pourtant, quelques malheurs qui m'attendront, je ne puis renoncer à Marie, et si l'on me défend d'en faire ma maîtresse, oh bien, j'en ferai ma femme ! *(Il sort par le fond à droite, tandis qu'Urbain paraît du même côté, derrière les charmes.)*

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, MARIE, URBAIN.

MARIE, à part.

Que lui a-t-il dit ?

LE MARQUIS, répétant avec colère les paroles de son fils.

Sa maîtresse !...

MARIE.

Oh ! je ne le serai jamais !...

LE MARQUIS.

Se femme ! tu ne le seras qu'après ma mort.

URBAIN, à part.

Bon vieillard, j'espère que tu vivras longtemps.

LE MARQUIS, à Marie.

Il est donc vrai qu'abusant de mes bontés et trahissant ma confiance, vous contraignez Roger jusqu'à l'oubli de ses devoirs ?

MARIE.

Moi ! pouvez-vous croire ?

LE MARQUIS.

Vous aimez mon fils, il vous aime, et, dans votre fol égarment...

MARIE.

Non, monsieur, vous dis-je, et la vérité, Dieu la connaît.

URBAIN, se montrant.

Et moi aussi, monsieur le marquis, je la connais, la vérité !... je vous en ai déjà dit une portion, et je vais continuer, dans son intérêt, dans le vôtre, et même un peu dans le mien.

LE MARQUIS.

Parle ! parle vite.

URBAIN.

Ah ! elle dit qu'elle n'aime pas votre fils !... et ce petit livre rouge qu'elle embrasse sans cesse, où il y a comme qui dirait de l'écriture à la plume et à l'encre ; elle a toujours refusé de m'en faire cadeau, à moi, pourquoi ? parce qu'il lui vient de votre fils.

LE MARQUIS.

De mon fils ?

MARIE.

Nen, monsieur, parce qu'il m'a vient de sa mère.

URBAIN.

Sa mère !...

LE MARQUIS.

De ma femme ?

MARIE, montrant le livre au Marquis.

Urbain a dit vrai ; ce livre ne m'a jamais quittée, et je l'ai souvent pressé de mes lèvres comme un souvenir, un guide, une espérance. *(Le Marquis a regardé le livre avec émotion et l'a placé sur la table.)*

URBAIN.

Passo pour le petit livre ; mais ce flacon !... *(Il le tire de sa poche.)* Il vient du lui, de lui seul ! *(Marie lui prend vivement le flacon des mains et le cache.)*

URBAIN, continuant.

Et voyez comme elle y tient ! En voilà une preuve ! En fin si une autre encore plus forte... Ce soir, ici même, à la brune, je les ai surpris complotant la chose de faire tous deux.

LE MARQUIS.

Se paierai-je ?

URBAIN.
Où, où, je l'ai entendue... à dix heures... un signal... une lumière à la fenêtre de madame Marie...

MARIE.
A ma fenêtre !... Eh quoi ! Urbain, vous osez prétendre...

URBAIN.
Je prétends qu'il ne vous enlève pas... parce que...

LE MARQUIS.
Silence ! et laissez-les.

URBAIN.
Où, monsieur le marquis ; mais, avant, permettez-moi de vous donner un conseil... Je vous en prie, mettez-la à la porte, et moi aussi. Mettez-vous à la porte tous les deux. Qu'elle soit ma femme et que je ne sois plus votre domestique... Vraiment ça me fera plaisir qu'elle soit ma femme ! et ça me verra d'être votre domestique !... *(Il sort. La nuit est venue peu à peu pendant la fin de cette scène, mais il laisse voir le physionomique des personnages.)*

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, MARIE.

Eh bien, Marie ?

C'est un mensonge...

MARIE.
Quoi ! tu oses me dire que tu n'as pas mon fils ?...

J'ose vous dire, au contraire, que je l'aime par-dessus tout au monde ; mais je dis aussi que j'ai fait tous mes efforts pour arracher cette tendresse de mon cœur ; je dis, qu'ignorant son nom, mais ayant appris qu'il me trompait, j'ai accepté cet asile dans votre maison, en qualité de servante... Je l'ai accepté pour le fuir et trouver en vous un protecteur ; mais le malheur qui s'attache à ma vie a voulu que cet homme fût votre fils... et je l'ai revu !... Il m'a repêché sans cesse de son amour avec prières, avec menaces, et j'ai tout repoussé... et je n'ai rien dit pour ne pas déshonorer son père... et j'ai subi vos soupçons, vos accusations, vos reproches ; et maintenant je vous dis du fond de mon cœur... Dieu me juge et m'entend... Voilà la vérité...

LE MARQUIS, à lui-même.

Qui ne la croirait sincère, quand tout pourtant l'accuse de mensonge !... *(A Marie.)* Ce fison dont me parlait Urbain ?

MARIE, le lui présentant.

Tenez... le voici, monsieur...

LE MARQUIS, l'embrassant.

MARIE.

Où... du poison !... surpris de vous, et, en vous observant, lorsque vous êtes livré à l'étude, j'ai appris comment on peut se délivrer de la vie, et je voulais mourir...

MARIE.
Mourir !... Malheureuse enfant !...

Je le voulais !... je le devais peut-être... Seule, sans appui, sans conseil, je n'ai vu que la tombe pour me sauver du déshonneur...

LE MARQUIS.

Tais-toi, tais-toi, Marie... Dieu compte nos jours et nos heures ; il est le seul maître de notre mort... Apprends à souffrir, jeune fille, qui touches au seuil de la vie, en voyant les rides de la douleur sur le front d'un vieillard... Tous deux, l'un commençant, l'autre prêt de finir, nous avons besoin de résignation et de courage... car je suis le père de celui qui veut être ton séducteur... Ta main, Marie, ta main. *(Marie lui baise la main.)* Mais... ce signal... ce signal que l'oubliât ?...

MARIE.

Ce n'était pas moi... ce n'était pas moi, je vous le jure.

LE MARQUIS, à part.

Qui donc était-ce alors ? Quelle autre femme a pu, dans ma maison, convenir d'un signal, d'une heure, d'un départ ?... *(On entend sonner dix heures, et bientôt une lumière paraît à la fenêtre du pavillon de gauche. Le Marquis l'aperçoit.)* Grand Dieu ! ce signal, le voilà !... C'est elle... c'est la marquise !... *(Il fonde sur le banc.)*

MARIE, s'approchant avec intérêt.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Rien... ce n'est rien...

MARIE, suivant la direction des regards du Marquis.

Ah ! cette lumière !...

LE MARQUIS.

Silence, et écoute-moi, le temps presse... Tu vas partir... demain, partir bénie par moi. Tu ne diras à personne ce qui vient de se passer ici.

A personne...

MARIE.

LE MARQUIS.

Et puis, tu épouseras Urbain, je te le demande pour ton père, pour toi-même, pour la marquise.

MARIE, à part.

Me marraine ! oh ! non, elle ne peut le vouloir...

LE MARQUIS.

Et maintenant, adieu...

MARIE.

Adieu... *(A part, en s'en allant.)* Épouser Urbain... jamais !... Mais le fuir, lui... fuir cette maison avant demain, si le faut ! *(Elle sort.)*

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, seul, et saisissant le fuson qu'il a reçu de Marie.

Malheureux... je disais à une enfant qu'elle allait commettre un crime en cessant de vivre, et moi, moi... un vils instruit à la souffrance et aux douleurs, ce crime... je songerais à le commettre, un pied dans la tombe eh !... *(Se levant avec résolution.)* Il le faut... Mon fils est indigne de moi... De loin j'aperçois Grandpré qui se dirige vers ce pavillon... et là, elle s'apprête à le suivre... il le faut !... il le faut, pour l'empêcher de devenir coupable, lui de devenir infâme, pour qu'elle puisse être encore heureuse... Ils vont partir !... Eh bien ! debout sur leur route, je les arrêterai et les couvrirai de honte... Couché dans la tombe, je laisserai passer leur bonheur... il le faut. *(Il prend le poison, en verse le contenu dans sa tasse et boit ; puis sa tasse tombe sur le livre d'Heures qu'il a déposé sur la table.)* Ah ! ce livre !... *(Il prend un crayon et y trace quelques mots sur la première page.)* Mes adieux à Clarisse... elle connaît ma pensée... Qu'elle soit délivrée de tout remords. *(Il ferme le livre.)*

SCÈNE XIV.

URBAIN, LE MARQUIS.

URBAIN, s'approchant doucement.

Eh bien, monsieur le marquis, consentez-elle à m'épouser, mademoiselle Marie ?

Où, mon ami.

LE MARQUIS.

Oh ! merci, merci... c'est tout ce que je voulais savoir... Je m'en vais. *(Il se pour en aller.)*

Attends, attends...

LE MARQUIS.

Attends, attends...

URBAIN, revenant.

A vos ordres, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Tiens, tu remettras ce livre...

URBAIN.

A mademoiselle Marie ?

LE MARQUIS.

Non, à la marquise.

URBAIN, à part, en prenant le livre.

A la marquise ! plus souvent !... un livre que mademoiselle Marie embrasse toujours !... je le garde pour moi, *(il le met dans sa poche)* et il ne me quittera jamais. *(Haut.)* Adieu, monsieur le marquis, adieu... vous faites le bonheur des autres, vous... vous méritiez d'être heureux ! *(Il sort et disparaît à gauche derrière la maison.)*

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, seul.

Où... faire le bonheur des autres, c'est ma volonté, c'est mon espoir... Adieu... je vous aime encore, et je vous pardonne... adieu... *(Il se lève, prend une dernière consultation et tombe au milieu du théâtre ; la nuit est complète. Au même instant on voit paraître à la fois trois personnages ; au fond, à l'extrême droite, Grandpré, enveloppé dans un manteau, et marchant vers le pavillon de gauche au-devant de la Marquise ; sur le seuil de ce pavillon, la Marquise couverte d'un voile ; enfin, dans une chaise, à la première couloir de droite, Roger, qui se dirige en chancelant, comme un homme légèrement ivre, vers le bâtiment où est la chambre de Marie.)*

SCÈNE XVI.

ROGER, LA MARQUISE, GRANDPÈRE.
CHASSÉ, regardant la fenêtre éclairée.

L'heure est venue... elle court et me suit... Approchez.
LA MARQUISE, refermant la porte du perron.

C'en est donc fait... il est tout... Je dois partir...

ROGER, se retournant vers la couloir.

Nous verrons, camarades, nous verrons si tous me rattrieront encore... (A lui-même.) A la chambre de Marie. (Chacun des trois personnages suit sa route, et vient au milieu du jardin brouter du pied le cadavre du Marquis. Un rayon de la lune éclaira ce tableau, et nos trois reculent en poussant un cri de terreur.)

GRANDPÈRE.

Le marquis.

LA MARQUISE.

Mon mari...

ROGER, se précipitant vers le cadavre.

Mon père!... (Il le souleva et l'examine avec désespoir.)
Mort!... il est mort!... Oh! le voilà, grand Dieu le châtiement de toutes mes fautes... le voilà!...

LA MARQUISE, courbant la tête.

Sais-je assez punir, mon Dieu!... mais... cette mort étrange!

GRANDPÈRE, s'approchant de la table et prenant la tasse.

Qu'est-ce que cela?...

LA MARQUISE.

L'asse de thé.

ROGER, regardant à son tour et versant dans la soucoupe quelques gouttes de ce qui reste dans la tasse.

Du poison!...

GRANDPÈRE ET LA MARQUISE.

Du poison!

ROGER, avec élan.

Oh!... toute ma vie pour trouver et punir l'assassin de mon père...

GRANDPÈRE.

Qui était auprès de lui?

ROGER.

Marie...

GRANDPÈRE, montrant la tasse.

Qui a préparé?...

LA MARQUISE.

Marie...

GRANDPÈRE.

A quel se flacc?...

ROGER, le reconnaissant.

A Marie... (Il le prend et le respire.) Ciel! du poison encore.

URBAIN, au dehors.

Non, mamzelle, non, vous ne partirez pas...

ROGER.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, URBAIN, MARIE.

URBAIN, entraînant Marie malgré elle.

Elle voulait partir seule... la nuit...

GRANDPÈRE.

Elle fuyait.

LA MARQUISE.

Marie!...

ROGER, avec assurance et conviction.

Marie a empoisonné mon père!... (Marie aperçoit le cadavre, jette un cri et tombe agenouillée, Urbain recule d'effroi. — La table tombe.)

ACTE IV.

Le théâtre représente le cabinet du Greffier au tribunal de Cass. Portes au fond et portes latérales. Table à droite et à gauche de la scène.

SCÈNE I.

LE GREFFIER, COMMISSAIRE DE GREFFE, puis LA MARQUISE. (Au lever du rideau les commis du greffe sont occupés à écrire aux deux tables.)

LE GREFFIER, entrant par la gauche.

Retirez-vous, messieurs... il y a une telle affluence pour le procès de cette Marie Simon, que cette salle est nécessaire aux

témoins qui voudront s'y retirer... Jamais, depuis que l'exercice, je ne vis pareille curiosité... heureusement les débats touchent à leur terme. Allez, messieurs... (Les commis se retirent.) Qui vient ici?... Ah! c'est la voute de la vicine, (La Marquise paraît.) Entrez, madame la marquise; cette salle est à la disposition des témoins. (Il sort.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, seule et allant d'assise.

Oh! mon Dieu! je serais morte, si j'avais fallu continuer entendre ces terribles débats auxquels j'ai été forcée d'assister. Ces détails cruels sur la mort du marquis, ces circonlocutions, ces inductions, ces preuves ad alibates contre cette jeune fille qui ne obtinément, tout cela m'émou et me fait frémir malgré moi... Et puis, tout me ramène par la pensée à cet instant fatal où j'allais desherer ce coupable la maison de mon mari, lorsque j'ai dû reculer d'horreur... Ah! cet affreux spectacle est toujours là, devant moi... c'est un remords de tous les instants.

SCÈNE III.

URBAIN, LA MARQUISE. (Urbain a repris ses habits de paysan.)

LA MARQUISE.

Ah!... Urbain!... le jugement sera-t-il bientôt rendu?

URBAIN.

Pas encore, heureusement... on achève d'entendre les dépositions... je viens de faire la mienne... C'est égal je n'ai pas pu rester plus longtemps, parce que cette pauvre Marie me tend le cœur... et que j'ai peut-être fait une boulette.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

URBAIN.

Oh! mon Dieu! j'ai raconté tout bonnement les choses... dans tout ça il n'y avait pas de quoi fouetter un chat! mais, monsieur de Grandpère n'a pas trouvé ça, lui... et monsieur Roger qu'on écoute plus que moi parce qu'il est le fils de la victime, a fait voir que c'était des preuves terribles; et comme si ce n'était pas assez de lui, il a pour soutenir l'accusation l'avocat le plus éloquent de toute la ville, monsieur de Grandpère, mon ancien protecteur... si bien que la pauvre Marie est perdue... oui, perdue par moi-même... Aussi quand j'ai fait ma déposition, elle a pleuré et elle m'a regardé avec un air, oh! mais de ces airs qui vous parlent, et qui semblent vous dire: mon bon ami, je ne t'en veux pas, mais tu me fais bien du mal... Oh! j'ai cru que j'allais tomber... mais, prenant mon courage à deux mains, je me suis sauvé comme si c'était moi qu'on jugeait... et me voilà.

LA MARQUISE.

Et vous dites que Roger?...

URBAIN.

Un joli garçon, celui-là!... Comme j'avais eu raison de le prendre en grippe, lui qui se disait amoureux fou de mamzelle Marie... se conduire de cette manière, l'accuser comme il l'accuse, la poursuivre comme il la poursuit...

LA MARQUISE.

Plus le fils du marquis a de raisons pour ménager cette malheureuse, plus sa conduite est noble, par l'énergie qu'il met à venger son père...

URBAIN.

Mais Marin n'est pas coupable, j'en lèverais les deux mains, et pour la traire comme il la traire, il faut n'avoir ni cœur ni âme... (On entend du bruit à gauche.)

LA MARQUISE.

Ce bruit... cette rumeur... qu'est-ce donc?

URBAIN, regardant.

Ça vient de la salle d'audience.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRANDPÈRE, en robe.

LA MARQUISE.

Ah! vous voilà, monsieur de Grandpère!... Que veut dire?...

GRANDPÈRE.

Les débats étaient terminés; le procureur-général avait pris la parole, et résumait avec douleur, mais avec fermeté, toutes les charges qui pesaient sur cette jeune fille; Roger à son tour lui demandait compte de la mort de son père, lorsque se levant tout à coup, Marie Simon a de nouveau déclaré qu'elle était innocente, et que ses souvenirs venaient de lui en révéler la preuve.

LA MARQUISE.

La preuve!

GRANDPRÉ.

Puis, après avoir prononcé quelques mots sans suite et qui arrivaient à peine jusqu'à ses juges, elle a tremblé, pâli, et elle est tombée sans connaissance sur son banc. On s'est empressé de lui donner des soins, et sur l'ordre du président, qui ne la croit plus en état de soutenir les émotions de l'audience, on l'a menée ici, (Urbain sort vivement par la gauche) où j'ai mission, en qualité de partie civile, de l'interroger avant de provoquer contre elle la vengeance des lois.

LA MARQUISE.

Ici... Je me retire! la présence de cette jeune fille vient me rappeler sans cesse...

GRANDPRÉ.

Je l'éprouve comme vous, madame; car, ainsi que vous, je voudrais oublier; mais mon devoir m'enchaîne... Fuyez sa présence, puisque vous le pouvez; (lui désignant une porte à droite) là, dans cette pièce, entrez... (La Marquise sort d'un côté, tandis que de l'autre, des huissiers et Urbain qui s'est joint à eux, assistent Marie en la soutenant, et la font asseoir sur une chaise.)

SCÈNE V.

GRANDPRÉ, URBAIN, MARIE, DEUX HUISSIERS.

MARIE, reculant à elle.

Que me veut-on? où m'a-t-on conduite? qui êtes-vous?

URBAIN.

C'est moi, mademoiselle Marie.

MARIE.

Vous, Urbain! (Reconnaissant Grandpré qui s'est assis auprès de la table à droite et qui consulte des papiers.) Ah! oui, oui, je me souviens... et je le reconnais; mais il n'est pas là, lui, Roger... lui, dont la voix m'a maudite!... (Oh! quel douleur j'ai ressentie!... C'est alors, j'ai cru du malin que le ciel m'a pris en pitié et qu'il m'a envoyé un souvenir... lequel?... c'était mon stilet, c'était ma vie... j'étais un nuage a passé sur ma pensée... la parole a espéré sur mes lèvres... j'ai perdu la force, et pour mon malheur, je n'étais pas morte... et, je le vois, les hommes m'ont réveillée pour vivre encore et pour souffrir!

URBAIN.

Faut pas penser à ça, mademoiselle, faut pas penser à ça... (Il se retire à l'écart.)

GRANDPRÉ, qui s'est levé pour congédier les Huissiers.

Vous vous êtes évanouie, en effet, au moment même, répondant à monsieur Ringer de Clavières, vous semiez annoncer un indice... Cet indice, vous la rappelez-vous?... pouvez-vous le dire?

MARIE.

Ah! je cherche en vain!... c'est peut-être parce que j'ai beaucoup pleuré et beaucoup souffert... Mais je ne peux pas rassembler mes idées... je ne me souviens plus.

GRANDPRÉ.

Cherchez, cherchez encore; car j'ai mission, avant de reprendre le parole, de recevoir vos derniers vœux... La Cour attend, parlez...

MARIE.

Mes vœux, dites-vous? L'aveu d'un crime contre lequel ma vie entière, ma réhabilitation pour le marquis, mes protestations les plus vives parlent si haut...

GRANDPRÉ.

Mais, comment détruire cependant les présomptions terribles qui vous accablent?... Vous aimez Roger de Clavières, vous le déclarez à vos père lui-même, et vous ajoutez pourtant... Sa malheure, je ne le serai jamais... — Sa femme, tu ne le seras qu'après sa mort... Voilà la réponse du marquis... et, le soir même, le marquis expire par le poison... Au fond d'une tasse de thé, préparée par vous, on trouve le reste de ce poison, qui a servi à commettre le crime; sur la table un flacon est oublié, et ce flacon, à qui appartient-il?... A vous!... Que contenait-il? Du poison, pris par vous dans le cabinet de chimie, dont vous aviez seule l'entrée... Et, comme si toutes ces preuves matérielles ne suffisait pas à la justice, vous en donnez une dernière en voulant prendre la lutte clandestinement pour vous dérober à la vengeance des hommes... Voilà les charges qui s'élèvent contre vous, et sur lesquelles je vous adjure de répondre.

MARIE.

J'ai dit toute la vérité... j'ai expliqué toutes les circonstances, et l'on n'a pas voulu me croire.

GRANDPRÉ.

De nouveau, j'en appelle à tous vos souvenirs... Cette preuve

que vous nous avez annoncée, pouvez-vous enfin nous la dire?

MARIE, cherchant.

Non, rien, rien... et cependant si vous me permettez de me recueillir encore...

GRANDPRÉ.

Soit!... Votre accusateur n'est pas un ennemi pour vous; il accomplit seulement avec conscience un devoir rigoureux, et il va prier la Cour de donner toute latitude à votre défense. (Il sort.)

SCÈNE VI.

MARIE, URBAIN, puis LE GREFFIER.

URBAIN, s'approchant.

Mademoiselle Marie, pardonnez-moi...

MARIE.

Urbain!

URBAIN.

Car il se trouve que j'ai témoigné contre vous en voulant vous défendre; mais tous les témoins du univers, à commencer par moi, jureraient qu'ils vous ont vue, que je leur dirais, que je me dirais à moi-même: non, vous avez mal vu, non, tu as mal vu, imbécile; Marie n'est pas coupable.

MARIE.

Moi ami!

URBAIN.

La preuve que je vous crois innocente, c'est que je garde de vous un souvenir... (Il entr'ouvre sa veste pour y chercher le petit lierre rouge.)

MARIE.

Un souvenir... de moi!

URBAIN, prenant le petit lierre qu'il va pour montrer à Marie. Et si je ne craignais pas... (Faisant entrer le Greffier.) Ah! le greffier!... (Il cache vivement le lierre.)

LE CLERGÉ, s'approchant.

Témoin Urbain, suivez-moi... la Cour vous rappelle.

URBAIN.

Moi, rappelé! Oh! si je pouvais débiter mes ouvrages! Sans adieu, mademoiselle Marie, sans adieu... (Il sort par la gauche avec le Greffier.)

SCÈNE VII.

MARIE, puis LA MARQUISE.

MARIE, un instant seule.

Cette preuve qu'on me demande, cette preuve, me la ferez-vous retrouver, mon Dieu? ne me rendras-tu pas cette révélation qui doit m'arracher à l'échafaud?... (En ce moment, la Marquise entr'ouvre la porte de droite.)

MARIE, l'apercevant et poussant un cri étouffé.

Ah! la marquise!...

LA MARQUISE, à part.

Je n'entends plus rien! (Apercevant Marie.) Marie! Encore ici!...

MARIE.

Oui, madame, moi, que le ciel semble mettre sur votre passage.

LA MARQUISE.

N'invoquez pas le ciel... car il ne peut vouloir que la veuve de votre victime se trouve face à face avec vous...

MARIE.

Madame la marquise, je croyais pouvoir attendre plus de votre pitié.

LA MARQUISE.

De la pitié!... la veuve du marquis de Clavières n'a plus qu'un devoir, venger son époux et être punir la coupable.

MARIE.

Et si je vous jure que je sois innocente...

LA MARQUISE.

Quand tout vous accuse et vous accable, quand partout on reconnaît votre malin, quand vous seule avez intérêt...

MARIE.

Moi seule! moi seule... Écoutez, madame... le soir de la mort de votre époux, un signal devait être donné à dix heures... à une croisée de la maison...

LA MARQUISE, à part.

Un signal!

MARIE.

À dix heures, une lumière brilla à cette fenêtre... c'était le signal... le marquis le vit... je le vis aussi...

Que dit-elle?...

LA MARQUISE, à part.

MARIE.

Peu de temps après, votre époux mourait par le poison, et vous, madame, et monsieur de Grandpré, accouru à votre signal, vous vous trouviez réunis dans le jardin, auprès de ce cadavre...

LA MARQUISE.

Grand Dieu!...

MARIE, avec explosion.

Voilà le souvenir qui m'a frappé tout à coup, madame, lorsque la voix de votre fils m'accusait comme la vôtre... Voilà ce souvenir qui m'avait fait comme un songe, et que votre présence m'a rappelé tout entier...

LA MARQUISE.

Eh quoi! vous pourriez supposer?...

MARIE.

An moment où le marquis allait périr victime d'un crime inexplicable, son déshonneur était prêt à se consommer par vous dans sa propre maison...

C'est vrai!...

LA MARQUISE, avec effroi.

MARIE.

Or, une femme qui veut fuir le toit conjugal, qui a un autre amour dans le cœur, n'a-t-elle pas plus d'intérêt qu'une servante à empoisonner son mari?...

LA MARQUISE.

Ah! c'est affreux... Mais, excepté cet amour fatal, que l'espie aujourd'hui par mon repentir et mes remords, rien de tout cela n'est vrai...

MARIE.

Qui me le prouve?

LA MARQUISE.

Oh! je le jure!...

MARIE.

Moi aussi j'ai juré... et vous ne m'avez pas cru, madame...

LA MARQUISE, étonnée.

On vient... Oh! tais-toi! tais-toi!...

SCÈNE VIII.

LES MÉNÉS, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

La Cour fait demander à l'accusé si elle a une révélation à faire ou quelque chose à ajouter; elle est prête à l'entendre avant de terminer les débats.

LA MARQUISE, à part.

Je tremble!... que va-t-elle dire?...

MARIE, regardant fixement la Marquise terrifiée, puis après un grand temps, se retournant vers le Greffier.

Je n'ai rien à ajouter... je n'ai plus rien à dire... on peut terminer les débats et me juger... Dès ce moment j'appartiens à Dieu! (Le Greffier sort.)

LA MARQUISE, saisissant en pleurant la main de Marie.

Oh! Marie!... Marie!...

MARIE.

Madame, vous n'avez pas cru à mon serment, et moi je crois en votre... vous n'avez pas eu pitié de moi, et moi j'ai pitié de vous... Je pourrais me sauver peut-être, car les apparences qui vont me faire condamner sont plus fortes contre vous que contre moi; mais je ne veux pas de la vie à ce prix... je vous en quitte ce monde, ne laissez après moi que des regrets et des prières...

LA MARQUISE.

Oh! non, non, vous ne pouvez mourir maintenant... vous ne pouvez être condamnée.

MARIE, désignant la gauche.

Et cependant... regardez... les voilà qui viennent me lire ma sentence...

LA MARQUISE.

Espérez, Marie, espérez en Dieu et en moi... (Elle sort par la fond, dont la porte en s'ouvrant, laisse apercevoir des gardes.)

SCÈNE IX.

MARIE, GRANDPRÉ, LE GREFFIER, HUSSIERS, GARDES.

Le Greffier, portant un parchemin et s'adressant à Marie. Vous allez entendre votre arrêt. La Cour a ordonné que

monsieur de Grandpré, qui représente ici la famille de la victime, assisté à cette lecture.

MARIE, à part.

Monsieur de Grandpré... Si je lui disais ce que je viens de dire à la marquise, lui aussi, peut-être, il me tendrait la main comme elle vient de le faire...

Le Greffier, lisant lentement le parchemin pendant que Marie s'agenouille.

« La chambre criminelle déclare Marie Simon atteinte et convaincue du crime d'empoisonnement sur la personne de feu le marquis de Clavières. Pour punition et réparation de ce fait, ladite Marie Simon est condamnée à faire amende honorable, la corde au cou, tenant dans sa main une torche ardente du poids de deux livres, au devant de la principale porte d'entrée de l'église de Saint-Pierre de Caen, où elle sera conduite par l'accusateur des sentences criminelles, qui attachera devant elle et derrière son dos un écriteau où sera écrit en gros caractères ce mot : *Empoisonneuse*. »

MARIE, frémissant.

Oh!

Le Greffier, continuant.

« Ce fait, elle sera conduite sur la place du marché Saint-Sauveur, pour y être attachée à un poteau avec une chaîne de fer, et brûlée vive, son corps réduit en cendres et les cendres jetées au vent. » (Il reploie le parchemin.)

MARIE, se relevant.

Je fais hommage à Dieu de mon martyre!...

GRANDPRÉ.

Vous avez peu d'instants pour vous préparer à paraître devant votre souverain juge... Je vous prie, que, d'ici là, il se fasse tout droit à toutes les demandes qui seront compatibles avec l'exécution de l'arrêt.

MARIE.

Eh! que puis-je demander encore, monsieur?... (Se ravissant.) Ah! oui, oui, une seule chose...

Parlez...

GRANDPRÉ.

MARIE.

Je suis condamnée à faire amende honorable devant Dieu et devant les hommes... Je demande avant tout, à la faire devant mon principal accusateur, devant celui qui s'est le plus acharné à ma perte, devant celui qui croit venger le mort d'un père par la mienne...

GRANDPRÉ.

Roger de Clavières?...

Je vous... je voudrais le voir une dernière fois, avant de subir mon arrêt.

GRANDPRÉ.

Mais, voudra-t-il y consentir?

MARIE.

Ne m'avez-vous pas dit que mes vœux, quels qu'ils fussent, seraient à l'instant exaucés?

GRANDPRÉ.

Je vais le faire prévenir. (Il sort suivi du Greffier, des huissiers et des gardes.)

SCÈNE X.

MARIE, seule.

Ainsi, tout est fini pour moi!... Une pensée m'était venue en écoutant cet arrêt... Voir mon père... Mais lui donner le spectacle de mon agonie, ajouter son supplice au mien... Non, je dois lui épargner cette torture... Il recevra mes adieux lorsqu'il n'aura plus de fille... C'est Roger que je chargerai de cette mission... Oui, Roger, qui de tous mes ennemis est le plus implacable, lui qui a tout mon amour, et dont je ne veux pas emporter la haine dans ma tombe... Ah! le voilà!...

SCÈNE XI.

MARIE, ROGER.

ROGER.

Vous avez demandé à me voir, je suis venu... Que voulez-vous de moi?

MARIE.

Monsieur, il est deux hommes sur la terre, aux yeux desquels, mortel, je ne veux pas être coupable... Ces deux hommes sont mon père et vous.

ROGER.

Moi!... et c'est pour cela?...

Et quel motif plus puissant pour moi faire désirer cette entrevue, quel devoir plus saint, quelle satisfaction plus grande que de livrer après soi un souvenir pur et sans tache... dans le cœur de ceux qu'on aime?...
 ROGER.

Ce que vous demandez est impossible!... tant d'indices justifient une désespérante conviction!...

Ces indices, je n'y reviens pas... Je ne songe pas à les contraster, comme j'ai fait... ce n'est plus une accusée qui est devant vous, c'est une condamnée ayant à peine une heure à vivre, c'est une femme qui n'a plus rien à attendre de la justice humaine, qui n'a plus rien à espérer dans cette vie, mais qui vous supplie de rendre votre estime et votre affection à sa tombe.

Oubliez-vous que je suis ici pour venger la mort de mon père?... Mon père à qui vous avez versé le poison...

Ce poison était pour moi, monsieur.

Pour vous?...
 ROGER.

Pour moi qui vous aimais et qui voulais, par la mort, me défendre contre le déshonneur.

C'est la première fois que vous tenez ce langage; et devant vos juges...

Devant mes juges!... on ne veut pas flétrir publiquement celui qu'on aime, on tombe sa victime, accusée par lui, terrassée devant tous de son mépris, plutôt que de dire à tous qu'il a mérité le vôtre... Tenez, monsieur, regardez-moi... regardez-moi bien en face... et dites-moi si vous lisez encore dans mes yeux, ou l'effluve d'un crime, ou celle d'un mensonge?... dites-moi si vous êtes certain que de là haut votre père vous approuve?...
 ROGER.

Mon père!... Ah! vous avez eu tort de prononcer ce nom... mon père!... Il me rappelle à moi-même, il me dit que j'ai fait mon devoir... Adieu!...

Restez... ah! restez encore... Est-il donc vrai que mes voix et mes larmes ne puissent détruire cette affreuse conviction dans votre âme? Roger?... Eh! quel... rien... pas un mouvement, pas un regard... mon Dieu! Un jour, vous m'avez fait trouver des paroles qui l'ont touché... un jour... oh! mais, j'avais alors ma sainte relique... le livre donné par sa mère, devant lequel il s'arrêta...

Le livre de ma mère!... oui, je m'en souviens...

Je l'ai perdu... et, de là, peut-être, toute mon affliction, car, depuis sa mort à elle, je n'avais plus que celle au monde pour me porter bonheur.

Qu'avez-vous dit, Marie?

Appelez cela de la faiblesse, de la superstition; mais quand on va mourir à vingt ans, quand on est jeté sur l'échafaud par celui qu'on aime, il est permis d'être faible et superstitieux.

Mais, ce livre! qu'est-il devenu?

Je l'avais donné à votre père...

A mon père?... on a mis les scellés sur tout, et nulle part on n'a trouvé ce livre, j'en suis certain!... mais, si vous l'avez encore...

Si je l'avais, je lui ferais un nouveau miracle... Quand je fais mes vœux, au château de Clavières, vous êtes redevenu le digne fils de ma bienfaitrice... Si je pouvais vous le présenter aujourd'hui, vous seriez bien, vous, que je n'ai jamais cessé d'être digne de la protection de votre mère.

Ma mère!... O Marie! seriez-vous donc l'andacé de me parler ainsi de ma mère si vous étiez coupable... Marie, jurez-moi

donc par elle, par ses bienfaits, par sa mémoire, jurez à son fils que vous n'avez pas commis l'horrible crime dont il vous accuse...

Marie, avec solennité.
 Par la mémoire de ma bienfaitrice, la marquise Marie de Clavières, je jure que je suis innocent.

ROGER, tombant à genoux.
 Oh! parden, pardon! Marie, je m'accuse de tu mort.

Marie, avec amour.
 Et moi, je vous absous!

ROGER, se relevant impétueusement.
 Mais non... il est impossible que tu meures... la ciel ne permet pas que cet arrêt inique s'exécute!...

Marie.
 Que me fait présent leur arrêt... leur supplice!... il peut voir, je suis forte!

ROGER.
 Ah! malheureux! ne l'implore pas... car il viendra! car il est sans appel, et tu mourras déshonoré... et ta mémoire sera maudite.

Marie.
 Pas par vous, ni par Dieu!

ROGER.
 Mais l'horreur du bûcher...

Marie.
 Le feu portera plus vite mon âme au ciel... je ne crains plus rien... je ne regrette rien... vous m'avez assuré, mon Dieu! il me croit innocente... mon Dieu! merci, merci, à deux genoux.
(Elle tombe à genoux et prie.)

ROGER, à part, pendant qu'elle prie.
 Oh! c'est impossible... il faut... à tout prix... et aucun moyen... aucun d'empêcher l'exécution de la sentence... de la retarder du moins... car un retard suffirait pour chercher de nouvelles lumières... pour saisir cette fatale procédure... pour arriver aux pieds du roi, s'il le faut... un surris!... mais comment l'obtenir? à quel titre?... pour quel motif?... *(Pendant un cri de joie qu'il étouffe aussitôt.)* Ah! peut-être... oui, la loi est formelle... mais, cette loi... *(Regardant Marie toujours agenouillée de l'autre côté du théâtre, et priant.)* Elle, si chaste et si pure, ne refusera-t-elle pas de l'invoquer et cependant, il le faut... si j'hésite encore, elle est morte.

Marie, se relevant après avoir prié.
 Et, maintenant, monsieur de Clavières, il me reste à implorer de vous un dernier service.

ROGER.
 Lequel?...

Marie.
 Il est une autre personne, je vous l'ai dit, qui ne doit pas me croire criminelle.

ROGER.
 Votre père?

Marie.
 Je voudrais lui faire parvenir mes adieux dans une lettre...

ROGER, lui désignant la table à gauche.
 Voici tout ce qu'il faut.

Marie.
 Je ne sais pas écrire. *(Mouvement de surprise et d'émotion de Roger.)* Seulement... je le lui ai promis... me séparant de lui... une croix tracée de ma main au bas d'un billet dicté par moi...

ROGER, dont l'émotion va toujours croissant.
 Dicté par vous! *(Allant à la table, et à part.)* Sans le lui dire, je puis accomplir mon projet... obtenir la surris, et, j'espère en elle, elle est sauvée!... *(Haut, et prenant la plume.)* J'attends, Marie... dictez, je suis prêt.

Marie, dictant pendant que Roger écrit.
 « Mon bon père, vous serez bien malheureux quand vous lirez » ces lignes, parce que votre fille s'est morte sur un bûcher, » comme empoisonnée... Mais vous vous consolerez en » sachant qu'au moment de mourir... elle vous assure qu'elle n'est » pas coupable, et qu'elle mérite toujours votre tendresse... » Adieu!... »

ROGER, se levant et lui présentant la plume.
 Signez, Marie.

Marie, prenant la plume.

ici?
 ROGER.
 Oui!... *(Elle signe. À part, avec joie.)* Ah! sauvée!... *(Il*

sonne; un huissier paraît; Roger pite la lettre vivement et la lui présente.)

MARIE, de loin à Roger.

A mon père, n'est-ce pas ?...

ROGER.

On !... (Bas à l'huissier, en lui donnant la lettre.) Un procureur général !... (La toile tombe.)

ACTE V.

Le théâtre représente le jardin d'un couvent. À droite, l'entrée des bâtiments; au fond, l'entrée de la chapelle; à gauche, un massif, devant lequel est un banc.

SCÈNE I.

MARIE, LE GREFFIER, des HUISSIERS. (Marie est assise tristement sur le banc à gauche.)

LE GREFFIER, s'adressant aux huissiers sur le perron des bâtiments, qui est à droite.

Vous entendez, cette jeune fille ne peut communiquer avec personne sans un ordre de monsieur le procureur général. Elle a été mise au secret dans ce couvent, où il lui est permis de prendre l'air dans le jardin, mais aux conditions que je viens de vous dire et sous notre responsabilité. Allez, et exécutez tous mes ordres. (Les huissiers s'inclinent et sortent.)

MARIE, se retournant.

Ah ! monsieur, je vous en prie, dites-moi pourquoi on m'a conduite ici, dans un pareil moment ?

LE GREFFIER.

Je l'ignore. Mais quel que soit le motif qui vous ait fait amener dans cette solitaire retraite, celles qui l'habitent vous y ont accueillie comme une sœur; et dans ce moment même, elles vous donnent ce qu'elles ont de plus précieux, la prière !... (On entend dans la chapelle du fond un chant avec assez d'accompagnement d'orgue; le Greffier sort.)

SCÈNE II.

MARIE, seule, et pendant que le chant s'achève.

La prière !... Oul, prière, prière, salutes filles, priez pour moi ! Dans une heure, dans un instant peut-être... Oh ! que cette dernière heure est terrible ! L'échafaud, je le vois toujours... il est là, devant moi... il m'attend... il m'appelle... Ces gardes me maltraitaient... ce peuple m'insultait... Partout, partout des cris, des injures, de l'infamie... Oh ! souffrir tout ce supplice avant d'arriver à la mort ! subir ces outrages sans qu'un seul être au monde, ni seigneur... Que dis-je ? et lui... lui ! ne me croit pas coupable, il me l'a dit... Il m'aime encore, il me l'a dit aussi... Il me l'a dit avec son cœur, avec ses larmes... Ah ! que m'importe la foule et ses malédictions... Ah ! je suis consolée, je suis digne... je puis ouvrir mon cœur, relever le tête... et mourir ! Ciel ! en vient me chercher sans doute... Allons !...

SCÈNE III.

SIMON, URBAIN, MARIE. (Simon paraît sur le perron, amené par Urbain.)

MARIE, poussant un grand cri.

Ah ! mon père ! mon père !... (Elle court à lui et tombe dans ses bras.)

SIMON.

Ma fille ! je te revois... c'est toi... c'est bien toi... Oh ! viens, viens, que je t'embrasse encore... (Il l'embrasse en pleurant.) Mon enfant ! mon enfant !...

MARIE.

Mon père, calmez-vous... ne pleurez pas...

URBAIN.

Je pleure bien, moi qui ne sais pas votre père.

MARIE, lui montrant son père qui se laisse tomber près d'elle sur un banc de pierre.

Voyez, il se trouve mal... (Elle le soutient; Urbain s'empresse aussi près du vieillard.) Mon père... au nom du ciel !...

SIMON.

Ah ! je n'espérais plus te revoir. Ce procès s'est fait si vite qu'à peine a-t-on appris dans le village... Et ils me le cachaient tous encore ; car ils prévoyaient ma douleur et ils ne pouvaient s'ajouter foi à cette condamnation ; car tous te croyaient inno-

cente comme ton père l'a cru, le croit encore... comme il le croira toujours !...

MARIE.

Oh ! merci, merci, mon bon père, je le savais bien, moi, que cette lettre que je vous ai adressée...

SIMON.

Quelle lettre ?...

MARIE.

Celle où je vous faisais mes adieux, celle où je vous disais...

SIMON.

Mais cette lettre... je ne l'ai pas reçue...

MARIE.

Quoi ?

SIMON.

Je ne l'ai pas reçue, te dis-je ! J'ai tout appris par Urbain, ce brave garçon qui est accouru au village m'annoncer cette terrible nouvelle, me tout raconter ; alors j'ai voulu voir ma fille, moi, et je suis parti avec lui ; et malgré mon âge et la distance, Dieu m'a soutenu dans la route, et je suis arrivé.

MARIE, tendant la main à Urbain.

Pauvre Urbain ! il est resté fidèle au malheur !...

URBAIN.

Y a pas de quoi, mamzelle ; c'est une idée comme ça que m'a pris que vous seriez bien aise d'embrasser le père Simon... et j'ai pas eu que celle-là encore... J'ai amené avec moi tout le village... les hommes, les femmes, les enfants, qui tous vous connaissent comme moi, et qui vous accompagneront jusque là-bas en vous tendent encore la main et en pleurant comme je pleure...

MARIE.

Urbain !...

SIMON, avec désespoir.

Oh ! mais je crois... Je voudrais me réveiller encore de cet épouvantable rêve... Toi, mourir !... toi, pauvre enfant, si jeune, si bello, si pareil !... Toi, Marie... Mais que je meure donc aussi... que je meure... je ne veux pas survivre à ma fille !...

MARIE.

Oh ! de grâce, mon père, cessez... votre désespoir m'enlèverait ce qui me reste de courage, et vous voyez que j'en ai... Oul, j'en ai toujours... votre présence et votre dernier baiser me rendent forte et résignée... je ne crains pas la mort... elle n'est plus effrayante pour une fille, lorsque son père la bénit !...

SIMON, embrassant sa fille.

Mon enfant !...

URBAIN, regardant à droite.

Quelqu'un !...

SIMON.

C'en est donc fait ?

URBAIN.

Non, c'est madame la marquise.

SCÈNE IV.

LAS MÊMES, LA MARQUISE, puis LE GREFFIER.

LA MARQUISE, paraissant.

Oul, moi... moi qui viens vous annoncer une nouvelle heureuse... Marie, je t'apporte l'espérance ; un sursis vient d'être accordé.

TOUTS.

Un sursis ?

MARIE.

Mais comment ? pour quel motif ?

LA MARQUISE.

Je l'ignore, mais il est accordé... Et ce délai, c'est du temps... C'est le salut, mon Dieu, peut-être !...

TOUTS.

Le salut !...

LE GREFFIER, entrant.

L'heure des visites est passée... Pardon, il faut vous retirer... D'après le sursis, vous pourrez revoir la condamnée demain.

SIMON.

Demain !... entends-tu, ma fille !... demain !... moi heureux et plein d'espérance... Sans adieu, mon enfant, et que le ciel te protège !...

LA MARQUISE et URBAIN.

À demain.

MARIE.

Adieu !... (Ils sortent avec le Greffier.)

SCÈNE V.

MARIE, puis ROGER.

MARIE, un moment seule.

Demain... quel il verra encore demain... Ce suris, pour quoi me le donner ? Dans quel but?... mes juges ont-ils délié... Cette erreur que je ne puis comprendre et qui me fait paraître coupable... l'auront-ils enfin reconnue?... Oh ! non, je ne puis l'espérer... Attendre de demain... c'est prolonger mon agonie !

ROGER, sortant de derrière le massif.

Non, c'est vous sauver !...

MARIE.

Roger !... vous, vous !... dans ce moment !...

ROGER.

Oh donc serait ma place, Marie, si je n'étais pas ici pour vous apporter la vie et la liberté ?...

MARIE.

La vie !... la liberté !...

ROGER.

Silence !... j'ai gagné tout ce qui nous entoure ; mais la prudence est encore nécessaire. Marie, écoutez-moi. Ce suris qui vous est accordé peut expirer dès demain, et vous seriez perdue !... Cette nuit, une évasion certaine, préparée par mes soins, vous arrêtera de ces lieux.

MARIE.

Mon Dieu !... est-ce vrai !... ce que j'entends... je pourrais échapper au supplice !...

ROGER.

A minuit, on ouvrira votre cellule... par des couloirs souterrains, on vous conduira jusqu'à la porte secrète du couvent !...

MARIE.

Après ?...

ROGER.

Je serai là, avec votre père... et dans huit jours, nous serons loin de la France !...

MARIE.

Oh ! vous ne me trompez pas, et je dois vous croire... Moi, sauvez... sauvez par vous !...

ROGER.

Par moi qui vous ai perdus, et qui vous respecte maintenant comme on respecte un martyr !...

MARIE.

Eh quoi ! plus d'échafaud !... plus de supplice, plus de honte !... la vie !... la vie et la liberté !... Oh ! cette pensée m'éloute de son espoir... m'accable de son bonheur !...

ROGER.

Marie ! chère Marie !...

MARIE.

C'est que je ne suis qu'une pauvre fille, et Dieu, au lieu de la fermeté et de l'énergie, ne m'a mis au cœur que l'affection et la tendresse... Si vous saviez tout ce que j'ai souffert !... Ce courage que vous admirez vous-même, n'était qu'une résignation cruelle et désespérée... Tout à l'heure encore, j'étais forte devant mon père. Je ne pleurais pas, j'essuyais ses larmes ; mais les miennes m'étouffaient... Oh ! je l'avoue maintenant, et il faut que vous le sachiez, pour bien comprendre ma reconnaissance, cette mort, je la redoutais de tout mon être... cet échafaud !... je tremblais devant lui... j'avais peur !... j'avais peur !... Et cette vie, je la perdais avec désespoir... Mourir si jeune, à vingt ans, encore pleine de jours !... quitter tout ce qu'on aime, ce beau ciel, cette nature... Oh ! c'est affreux, c'est horrible !... et vous qui me rendez la vie... ah ! soyez béni, mon sauveur, aussi bon que Dieu, si ! soyez béni !...

ROGER.

Silence ! silence !... on vient... on rit pour le suris sans doute... remettez-vous... contenez-vous... pas un mot devant eux... un mot pourrait vous perdre... Les voici !... (Il se retire derrière le massif.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRANDPÈRE, SIMON, URBAIN, LA MARQUISE, LE GREFIER, LES HUISSIERS.

GRANDPÈRE.

Marie Simon, je vous avais dit que votre accusateur n'était pas un ennemi pour vous... je le prouve en venant vous annon-

cer que la Cour, au nom de l'humanité, a fait droit à votre prière...

MARIE, avec surprise.

A ma prière ?

GRANDPÈRE.

Et qu'on vous accorde ce suris que vous avez demandé.

MARIE.

Demandé... moi... (Elle regarde Roger qui lui fait un signe d'intelligence ; à elle-même.) Oh ! j'ai dû accepter ce bienfait, que je ne puis comprendre et qui me vient de lui sans doute. (A Grandpère.) Je ne puis que rendre grâce à la bonté de mes juges, car je ne leur ai pas même adressé de prière... je n'ai rien demandé...

GRANDPÈRE.

Rien !... (Il se prend un papier des mains du Greffier.) Cet écrit ?... cette croix !... ne les reconnaissez-vous pas ?

MARIE.

Oui, cette croix, c'est la mienne... c'est mon nom... que j'en voyais comme un dernier adieu à mon père...

SIMON.

A moi !...

MARIE, à Simon.

Cet écrit, c'est la lettre dont je vous parlais, que j'ai dictée pour vous, et que vous devriez avoir reçue.

GRANDPÈRE.

Une lettre à moi père !... que signifie !... cette lettre, la voici. (Il se fait la lecture.) « A monsieur le procureur général... Priés de perdre la vie et de paraître devant Dieu, je dois à ma conscience de vous déclarer que je vais devenir mère... (Mouvement de Marie, de Simon, de tous les personnages ; Grandpère continue sa lecture.) Je réclame donc le bénéfice de la loi qui m'accorde un suris pour sauver mon enfant... »

MARIE, s'élançant vivement près de son père.

Je n'ai pas signé cela, je vous le jure sur le tombeau de ma mère... C'est une indignité fautive... Qui l'a écrit ?...

ROGER, qui pendant ce temps a fait de vains efforts pour se rapprocher d'elle et l'empêcher de parler.

Moi !...

GRANDPÈRE.

Roger !

TOUS.

Lui !...

ROGER, continuant avec assurance.

Sous votre dictée, dans votre prison, hier, pendant notre entretien.

MARIE, avec énergie.

Vous mentez, vous mentez, monsieur !...

ROGER, bas à Marie.

Marie !...

MARIE.

Vous mentez, vous dis-je !...

ROGER, de même.

Silence, et nous partons cette nuit !...

MARIE.

Je ne veux pas partir... A ce prix, je ne veux pas de la vie et de la liberté... (S'adressant à tout le monde.) Écoutez, messieurs, écoutez... car je devine maintenant et je puis dire la vérité toute entière. (Montrant Roger.) Il est venu dans ma prison ; je lui ai dit, je le répète, une lettre d'adieu à mon père ; au lieu de l'écrire, il a fait cette déclaration que j'ai signée sous mon ignorance... cette déclaration, pour obtenir un suris... Et savez-vous quel était son espoir... mon évasion était préparée pour cette nuit !...

GRANDPÈRE.

Une évasion !... Il serait vrai ?

ROGER, avec désespoir.

Oh ! Marie ! Marie !...

MARIE.

Il m'a offert de partir avec lui... avec toi et mon père... Et maintenant je refuse... je refuse et je dévoile tout aux magistrats pour leur prouver que cette lettre est un mensonge.

SIMON.

Mon enfant !...

LA MARQUISE.

Pauvre Marie !...

URBAIN.

La brave fille !...

ROGER.

Oh! qu'avez-vous fait? qu'avez-vous fait?... Au nom du ciel, messieurs, ne le croyez pas, ne le croyez pas, lorsqu'elle vous demande la mort... et dites-vous plutôt, en me voyant la défondre, moi, le fils de celui pour lequel vous voulez faire justice, moi qui ai provoqué votre terrible sentence, dites-vous, en m'entendant vous supplier d'en révoquer l'exécution... dites-vous que c'est Dieu même qui m'éclaira, qui vous parle par ma voix; Dieu qui veut la protéger... car il est juste et tout-puissant, ce Dieu... et il écrasera l'Injuste devant vous le fils assez infirme pour défendre l'assassin de son père!...

LA MARQUISE.

Et moi, la veuve du marquis de Clavières, je demande justice pour cette noble fille!

LE GREFFIER.

Mario Simon, persistez-vous à dire que cette lettre...

MARIE, avec calme.

Cette lettre est un mensonge. (Se tournant vers Roger avec attendrissement.) Roger, mon cœur est plein de reconnaissance et de tendresse pour vous... je puis le dire en ce moment où je n'ai rien à cacher à la terre... je regrette la vie, je crains l'échafaud, mais je crains encore plus la honte. Condamnée pour un crime dont en me reconnaissant innocente après ma mort, je l'ai père, je ne puis, pour prolonger mes jours, me rendre complice d'un mensonge qui proclame mon déshonneur... Victime d'une erreur que je pardonne, je veux du moins quitter la vie aussi pure aux yeux des hommes que je vais le paraître devant Dieu! Messieurs, la loi ne me protège plus pour retarder l'exécution de votre arrêt; je viens de remplir mon dernier devoir, faites le vôtre; je suis prête à mourir! (Sur un signe du Greffier, les soldats entrent en scène par la gauche; ils sont suivis de tous les paysans du premier acte.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES SOLDATS, LES PATRONS.

SIMON, avec effroi.

Ma fille, viendrait-on déjà l'arracher de mes bras?

ROGER.

N'est-il plus d'espérance?

GRANDPÈRE.

Aucune.

LE GREFFIER.

L'arrêt est formel et doit s'accomplir à l'instant même. (On entend le son de l'orgue.)

MARIE.

C'est la prière de mon agonie. A genoux, vous tous qui m'aimez; priez Dieu qu'il me donne du courage! (Tout le monde s'agenouille; le Greffier s'approche de Marie et laisse tomber sur elle un long voile noir.)

GRANDPÈRE, seul debout, à droite.

Ah! l'accusateur est parfois aussi à plaindre que le condamné; et dans ce moment, je donnerais ma vie pour n'avoir pas à me reprocher sa mort! (Quand la prière est finie et que l'orgue a cessé de se faire entendre, tout le monde se relève.)

MARIE, écartant son voile.

Adieu, mon père! adieu, Roger! adieu tous!... (Elle presse les mains des paysans à travers les rangs des soldats.) Adieu, je vous en prie, pas de larmes; laissez-moi un peu de ma force... (S'adressant à Roger.) Je n'en manquerai pas, monsieur de Clavières, et je marcherai au bûcher avec plus d'assurance si je pouvais, jusqu'au terme de ma route, regarder encore et presser sur mon cœur le livre de ma marraine.

URBAIN, s'écriant.

Son livre!...

MARIE.

Je l'ai perdu! mais elle, je vais la revivre! (Elle va se placer au milieu des soldats.)

URBAIN, tirant le livre de sa veste.

Arrêtez... ce livre, le voilà!

MARIE, le prenant.

Oh! merci, Urbain!

ROGER.

Le livre de ma mère!

MARIE.

« Oui. Qu'il m'accompagne et me console à mes derniers instants, ce livre m'a porté bonheur pendant si longtemps; que le souvenir de celle qui me l'a légué me soutienne encore, et que j'entende une dernière fois ces paroles consolantes qu'elle a écrites pour moi!... (A Roger.) Monsieur de Clavières, pour dernier service, pour dernier adieu, relisez-mes les paroles de votre mère.

ROGER, ouvrant le livre et lisant.

« La seconde mère de l'orpheline, c'est sa marraine. Dans tes jours d'afflictions, Marie, viens à moi avec ce livre, témoin des serments que j'ai faits pour toi dans ton enfance, viens à moi, ou à ceux des miens qui m'auront survécu; et par moi en a par eux, tu cesseras d'être malheureuse! » (Après avoir lu.) Pauvre mère! voilà comment nous l'avons eue... voilà où nous l'avons conduite! (Regardant de nouveau le livre.) Mais, que vois-je? l'écriture de mon père!...

TOUS.

De marquis!

ROGER, lisant.

« A ma femme, Clarisse, marquise de Clavières. »

LA MARQUISE, prenant le livre et lisant à son tour.

« Cet engagement de protéger l'orpheline, devoir de famille n que j'avais trop longtemps négligé, va devenir le vôtre, ma dame, celui de votre fils... et de votre second époux... je vous le lègue à tous les trois, en abandonnant volontairement une vie qui m'est odieuse, Clarisse, puisqu'elle fait obstacle à votre bonheur! » (Pendant cette lecture, émotion profonde de tous et surtout de la marquise et de Grandpère.)

ROGER, s'emparant du livre.

Donnez! donnez! (Il sort en courant par la droite.)

LA MARQUISE, à Marie.

Ah! c'est moi qui suis cause...

MARIE, vivement.

Silence, madame...

GRANDPÈRE, élevant la voix.

Vous l'avez entendu... C'est le marquis, le marquis lui-même qui s'est donné la mort, et Marie est la plus sage, la plus vertueuse des filles.

ROGER, s'élançant en scène.

Marie est réhabilitée!

TOUS.

Salvée! salvée!... (Roger arrache le voile noir de Marie; son père l'embrasse, les paysans l'entourent et lui serrent la main avec bonheur.)

ROGER.

Chère Marie!... ma femme!...

TOUS.

Ma femme!

ROGER, lui rendant le petit livre rouge.

C'est ma mère qui le veut.

MARIE, embrassant le livre.

J'obéis, ma chère marraine... c'est toi qui vas bénir notre union... (Approchant Urbain qui n'ose approcher.) Ah! Urbain!...

URBAIN, saisissant la main qu'elle lui tend.

Le bon Dieu l'a voulu!... je ne serai jamais que votre garçon d'honneur!... (L'orgue reprend un chant d'allégresse. — La toile tombe.)

FIN.

76561



LA FAMILLE POISSON

OU
LES TROIS CRISPINS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PAR

M. SAMSON

REPRÉSENTÉS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROY,
LE 13 DÉCEMBRE 1843.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

RAYMOND POISSON MM. FÉVREY.
PAUL, son fils GARNY.
ARNOULD, fils de Paul Poisson HENRY.

BEAUSÉJOUR, acteur de province M. MICHAUX.
MARIANE M^{lle} BROSSE.
La scène est à Paris, dans un logis commun à Raymond et à Paul Poisson.

SCÈNE I.

MARIANE, ARNOULD.

MARIANE.

En croirai-je mes yeux ? toi dans cette maison,
Arnould, toi que l'on croit à Lille en garnison ?

ARNOULD.

Moi-même, Mariane.

MARIANE.

Et sans ton uniforme ?
Aurais-tu par hasard un congé ?

ARNOULD.

De réforme.

Adieu tous les lauriers promis à ton cousin !
Tu me quittes héros, tu me reviens Crispin.

MARIANE.

Toi, Crispin ?

ARNOULD.

Si tu veux me prendre à ton service,
Tu n'auras pas, ma chère, un serviteur novice.
On m'enfante des Crispins depuis six mois auvert.
Un nouvel avenir devant moi s'est ouvert.

Je renonce à jamais à la gloire des armes.
Mai, répandro du sang, faire couler des larmes !
Tuer des braves gens à qui je n'en veux pas !
Quand je voudrais courir, forcé d'aller au pas,
Attendre à tous moments qu'un boulet malhonnête
Me prive de ma jambe, ou même de ma tête !...
Ce rôle, vois-tu bien, est trop brillant pour moi !
Je ne me sens point né pour un tragique emploi.
Mais j'ai pour divertir et l'orgueil et la pitié
Une ardeur sans égale et toute militaire.
J'en donc trouvé moyen d'obtenir mon congé :
Au théâtre du Mans je me suis engagé.
Mon succès fut immense... à gloire trop frivole !
Des habitants du Maine en vain j'étais l'idole ;
En vain de leur goût j'excitais les éclats ;
Des rires de province aujourd'hui je suis las !
Il faut à mon orgueil ceux de la capitale,
Et qu'un ordre du roi dans sa troupe m'installe.
Ce n'est pas tout : de toi Crispin est amoureux,
Et sans toi, tu le sais, ne pourrait être heureux.
J'entends donc qu'à mes vœux mon père plus propice
Par un bon mariage au plus tôt nous unisse.
Vainc mon père, vainc mes projets d'enfer,
Et pourquoi dans ces lieux te me vois revoir.

MARIANE.

Dans la tête vraiment tout s'arrange à merveille,

Et l'on n'a vu jamais confiance pareille.
 Sur quoi la fonde-tu, s'il te plaît? dis-le-moi.
 De monseigneur Paul Poisson je dépends comme toi.
 Il est tout à la fois mon tuteur et ton père :
 Ma pauvre mère avait en lui le meilleur frère.
 Lorsque je la perdis, qui devint mon soutien?
 Ce fut lui, tu le sais : aussi je l'aime bien.
 D'un second père en lui j'honore la puissance;
 Je lui dois mon respect et mon obéissance.
 Comment à nous unir pourrait-il donc penser,
 Quand ton retour ici ne peut que l'offenser?
 Crois-tu qu'il te pardonne une telle incartade?
 Sous-entendant, tu vas renoncer à ton grade
 Pour un état qui t'est par lui-même interdit.
 Ton père à tout le monde a mille fois raillé
 Que, tant que son raison, grâce à Dieu, serait salin,
 Il saurait l'empêcher de monter sur la scène.
 Comment recevra-t-il un fils si peu soumis?

ARNOLD.

A mon frère Philippe enfin il l'a permis.

MARIANE.

Il prétend que ton frère a d'une rare illustre
 Pur son peu de talent terni l'antique lustre.
 Il ne voit pas qu'un son dont il est orgueilleux,
 Quo son père et lui-même ont rendu si fameux,
 Que son nom de Poisson, glorieux héritage,
 Soit par son autre fils compromis davantage.

ARNOLD.

Parce que mon cher frère a trop peu de talent,
 On veut m'empêcher d'être un acteur excellent.

MARIANE.

Modeste serai-je.

ARNOLD.

Non ; mais juste envers lui-même.
 Mon grand-père Raymond, que dirait-il car il m'aime ;
 Souvent contre mon père il prenait mon parti.

MARIANE.

Et son amour pour toi ne s'est point démenti.
 Ce n'est pas qu'à tes goûts il souscrive ; au contraire :
 Aux péris du théâtre il voudrait te soustraire ;
 Il craint trop pour ton âme en un métier pareil.
 Si l'on avait jadis écouté son conseil,
 On eût, pour contenter sa pieuse tendresse,
 Au fond d'un séminaire enfoncé la jeunesse.

ARNOLD.

Ces bons parents, je sais tout ce que je leur dois ;
 Mais pour prendre un état c'est moi seul que je crois.
 J'ai pour être guerrier l'humeur trop débonnaire,
 Et l'esprit trop bouillon pour vivre au séminaire.
 L'immuable destin marque ma place ailleurs.
 J'obéis à ma verve, à mes instincts railleurs.
 Au démon qui sans cesse à mon âme charme
 D'un père et d'un aïeul constant la renommée,
 Et du doigt me montrant le Théâtre-Français,
 Me promet leurs talents, me prédit leurs succès,
 Me dit que tôt ou tard, quoi qu'on dise on qu'on fasse,
 Je lui égalerais, si je ne les efface.

MARIANE.

Vaina rêves ! ce que veut ton père, il le veut bien.
 Penses-tu le fléchir ? Comment ? par quel moyen ?
 Si sans ton uniforme il te voyait paraître,
 De son courroux, je gage, il ne serait point maître ;
 Il te mettrait dehors sans vouloir t'écouter.

ARNOLD.

Vraiment ? de ton avis je saurai profiter.

MARIANE.

Mais explique-moi donc une chose, de grâce !

ARNOLD.

Quoi ?

MARIANE.

Depuis quelque temps pas un mot ne se passe
 Que nous ne recevions une lettre de toi.

ARNOLD.

Eh bien, le grand malheur ! t'en plaindrais-tu, dis-moi ?

MARIANE.

Non pas ; cela me fait grand plaisir.

ARNOLD.

Je m'en fâche.

Ma chèrre.

MARIANE.

Mais de Lille elles portent la date,
 Et tu n'es plus en Flandre ; écris-moi ce point :
 Toi nous écris d'un lieu que tu n'habites point.
 A débrouiller cela vainement je m'applique.

ARNOLD.

La chose, j'en conviens, mérite qu'on l'explique.
 Admire mon génie et mon invention :
 En changeant de pays et de profession,
 J'ai dû changer de nom : celui de Delarose
 A mis le complément à ma métamorphose.
 C'est sous ce nom d'emprunt que, déridant les fronts,
 Je suis chéri de Mars et de ses onivres.
 Mais d'écrire souvent avant j'ai l'habitude,
 Mon silence eût ici jeté l'inquiétude.
 Mon père avec raison eût pu s'en alarmer,
 Et dans Lille de moi fût venu s'alarmer.
 Il fallait à ce coup pater avec adresse ;
 Douze lettres de moi, bien pleines de tendresse,
 Devaient vous parvenir en ces lieux tour à tour.
 Un ami, confident et complice du tour,
 Se chargeant, pour calmer vos alarmes trop vives,
 D'envoyer tous les mois une de ces missives,
 Chacune, par la poste arrivant à Paris,
 Sur moi pendait un mois rassurant vos esprits,
 Et de moi père, au sa, m'éparquait la colère.
 Dis, comment trouves-tu ma ruse épistolaire ?

MARIANE.

C'est fort beau... mais un jour tout se découvrira.
 Que dira mon tuteur ?

ARNOLD.

Peut-être il en rira.
 Toi sais qu'à moi toujours il préfère ton frère.
 Il me croit bête : ah bien, il verra le contraire ;
 Cela le flattera.

MARIANE.

C'est mal de le tromper.

ARNOLD.

A sa vocation l'on ne peut échapper.
 Et mon père avec son fut toujours si sévère...
 C'est sa faute après tout.

MARIANE.

Ton père et ton grand-père.
 Grâce à toi, pourtant, m'ont grandie et lieu fût.

ARNOLD.

Pourquoi donc ?

MARIANE.

Mon portrait, tu sais bien, j'eus le tort,
 Lorsque tu vins nous voir, de te le laisser perdre.
 Ce que j'en avais fait, ils ont voulu l'apprendre.

ARNOLD.

Diab ! (Haut.) Et qu'es-tu pu dire alors ?

MARIANE.

J'ai répondu
 (Il fallait bien mentir) que je l'avais perdu.

ARNOLD.

Vraiment ?... In leur as dit que tu l'avais ?

MARIANE.

Sans doute.

ARNOLD.

Et moi qui justement viens de le perdre en route !
 Ne le lui disons point ; elle se fâcherait.
 (Haut.)

Il est là, sur mon cœur, ce précieux portrait.

MARIANE.

Voici ton père, Arnold.

ARNOLD.

Je me sauve au plus vite.

MARIANE.

Et ton grand-père aussi.

ARNOLD.

Tous deux je les évite
 Et pour cause : à revoir.

SCÈNE II.

MARIANE, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Ah ! c'est toi, mon enfant ?
 Nous recevons d'Arnould nos lettres à l'instant.
 Je suis content de lui, je me plains à le dire ;
 Il est plus que jamais exact à nous écrire ;
 De cette attention je lui suis fort bon gré.

RAYMOND.

Faut-il qu'Arnould ! j'en avais jadis bien sugard.
 C'était un cœur cassé, un esprit sans malice.

PAUL.

Il se plait quelque peu des rigueurs du service ;
 Mais il se porte bien : voilà l'essentiel.

RAYMOND.

L'essentiel, c'est l'âme, et les choses du ciel,
 De la dévotion les pratiques austères
 Ne sont point, on le sait, du goût des militaires.
 Dans leur société l'on se perd aisément.
 On y parle souvent de Dieu, Dieu sait comment :
 La caverne et le camp sont des lieux de licence ;
 Arnould y pourrait bien laisser son innocence.
 Peut-être a-t-il perdu déjà ce trésor-là.

PAUL.

Je ne trouverais pas un grand mal à cela.
 Il est bon qu'un jeune homme enfin se dégourdisse.

RAYMOND.

Allez-vous vous livrer à l'école du vice,
 Et devant-elle encore ? ce serait curieux.

PAUL.

Mais...

MARIANE.

Je vais vous laisser.

RAYMOND.

Tu ne peux faire mieux,
 Car ce qu'il dit...

SCÈNE III.

PAUL, RAYMOND.

PAUL.

A tort, votre âme est offensée,
 Mon père, et vous allez par delà ma pensée.
 Je disais...

RAYMOND.

Je vous dis que le Ciel nous défend
 De compromettre avec le soldat d'un enfant ;
 Que de son âme un jour vous serez responsable,
 Et qu'il n'était point né pour un métier semblable.
 Il aurait, si l'on eût accompli mon projet,
 Fait pour le séminaire un fort joli sujet.

PAUL.

Vous savez quel peccant il montrait pour la scène ;
 Ce goût, ainsi qu'à moi, vous faisiez de la peine :
 Il eût mal soutenu l'honneur de notre nom.
 Mais fallait-il le mettre au séminaire ? Non ;
 Car l'amour du théâtre est, je crois, fort contraire
 À la vocation que veut le séminaire.
 J'ai pris un moyen terme : il est au régiment,
 Et c'est pour lui sans doute un beau commencement.
 Que d'avoir à son âge une sous-lieutenance.
 Il fera son chemin, j'en suis certain d'avance ;
 Et monsieur de Créqui plus d'une fois m'a dit
 Qu'il saurait, au besoin, l'aider de son crédit.
 Est-il rien de plus beau que l'état militaire ?

RAYMOND.

Rien de plus immoral... mais j'aime mieux me taire ;
 D'ailleurs voici quelqu'un.

SCÈNE IV.

PAUL, BEAUSÉJOUR, RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Mes chers amis, bonjour.
 Comment vous portez-vous ?

PAUL.

C'est le cher Beauséjour,
 Quel plaisir de revoir un ancien camarade !

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas ?

PAUL.

La santé ?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois, jamais malade ;
 C'est là mon habitude ; elle est bonne : j'y tiens,
 Et je veux la garder longtemps.

PAUL.

Tu feras bien.

BEAUSÉJOUR.

Et vous, monsieur Raymond, quelle bonne figure !

RAYMOND.

Monsieur...

BEAUSÉJOUR.

Vous me semblez rayonné, je vous jure.
 Des acteurs, cependant, vous êtes le Nestor.

RAYMOND.

Ce titre, j'y tiens peu, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

Vous avez tort.
 Quand on a si longtemps par sa vertu conquis
 Excité les transports de la galité publique,
 Quand on est, comme vous, le singulier bonheur
 De créer un emploi qui vous fit tant d'honneur,
 Ces Crispins dont l'humeur badillarde et folâtre
 Était, avant vous-même, ignorée au théâtre...

PAUL, bas à Beauséjour.

Tais-toi.

BEAUSÉJOUR, sans faire attention à Paul.

Car c'est en vous, monsieur Raymond, enfin
 Que la France a jadis vu son premier Crispin.

RAYMOND.

Monsieur...

PAUL, bas.

Mais tais-toi donc.

BEAUSÉJOUR, continuant de même.

Et le destin prospère
 D'un fils non moins plaisant vous a fait l'heureux père,
 De ce second Crispin, bien digne du premier,
 Remplaçant vos talents sans les faire oublier ;
 Car les vieux amateurs, en parlant de vos rôles,
 Nous citent, en riant, vos allures si drôles,
 Vos comiques accents, votre gai naturel,
 Tant de mots empruntés de vous un nouveau sel :
 Et c'est peu des Crispins ; vous jouiez comme un sage
 Don Japhet, Adelet...

RAYMOND.

Monsieur, votre louange
 Cessera-t-elle enfin ? mon cœur en est blasé ;
 Car elle me rappelle un scandaleux passé.

BEAUSÉJOUR.

Comment ?

RAYMOND.

Oui, je rougis, s'il faut que je le dise,
 De cette renommée indignement acquise.
 Je voudrais, tant j'en suis contrit, humilé,
 Sur la scène jamais n'avoir posé le pied.
 J'en revois un chapin impossible à décrire,
 Et je pleure aujourd'hui d'avoir jadis tant ri.

BEAUSÉJOUR.

Ma foi, vous avez tort ; le rire lui du bien,

PAUL.

Peu le retrouve gai, content...

RAYMOND.

Gai, j'en conviens,
Et j'ai de bonne humeur une assez large dose.
Où, mon cher, je suis gai ; content, c'est autre chose.
Un directeur du troupe, hélas ! est constamment
Voué par ses acteurs au mécontentement.
C'est un âtre maudit, plus maudit qu'un no pense,
(à Raymond)
Et que vous devriez prendre pour pénétré.
Quelle tracas ! mais quoi ! loin d'en être étreint.
A tous les coups du sort j'oppose ma gaîté.
Am sûr que jamais rien n'ébranle et ne trouble.
Dans mes jours de malheur je la sens qui redouble,
Et contre le destin avec elle luttant,
Je suis d'autant plus gai que je suis moins content.

PAUL.

Voilà ce qui s'appelle être un vrai philosophe.

RAYMOND.

Par exemple aujourd'hui, nouvelle catastrophe.

PAUL.

Que l'est-il arrivé ?

RAYMOND.

Mon Crispin s'est enfui,
Et j'ai quitté le Mans pour courir après lui.
La troupe qui m'en province avec moi je promène
Faisait depuis trois mois les délices du Mans,
Et dans ma calotte enfie, grâce à ce fugitif,
Le passé se voyait balancé par l'actif.
Son jeu naïf et gai, sa verve sans seconde
Promettaient à l'hiver une moisson féconde.
Mais un jour le public attendait vainement :
Crispin était parti, l'on ne s'en était pas content.
Tu conçois des Manceaux la fureur peu commune
Et quel cruel déchet recevait ma fortune.
Le théâtre m'emportait ma recette à venir.
Adieu mon bel hiver, et qu'il n'en devienne
De mes pauvres acteurs la troupe désoignée,
En voyant notre salle, ailleurs si peuplée,
Se changer désormais en un désert silencieux.
On manquait la manne à ces nouveaux débileux ?
Il faut que je le trouve et que je le ramène.
Je n'oserais sans lui me montrer dans le Maine,
Et je courrais, ma foi, risquer d'être assassiné,
Si je n'y ramenait cet acteur bien-aimé.
Comme d'après certains indices, je suppose
Qu'il vint d'être à Paris, j'ai fait la même chose.
J'y suis, et j'entends bien faire valoir mes droits.
Monsieur le lieutenant de police, je crois,
Découvrira bientôt la trace du coupable.

PAUL.

Et selon toi, c'est donc un sujet fort égaré ?

RAYMOND.

C'est un acteur parfait, d'un comique achevé.
Je m'y connais un peu, mon cher ; je l'ai couru.
J'ai dans les financiers tout autant de mérite
Que votre vieux Guérin dans le succès-mérite,
Et qui n'en sait pas moins du Théâtre-Français
Aut talents qu'il redoute d'abandonner.
J'en aurais fourni chez vous une belle carrière,
Si l'intrigue... il suffit, laissez cette affaire,
Sur le jeu d'un acteur, n'est-ce pas ?

PAUL.

Où, vraiment,
Je sais que là-dessus en te trompes guère.
Le nom de ton Crispin ?

RAYMOND.

Il porte un nom de guerre ;
Débarde.

PAUL.

Et quel est son autre nom ?

RAYMOND.

Me foi,
Je ne le connais point ; mais que m'importe, à moi ?
Je connais son talent que le Mans redouble :
Tiens, excepté ton père et toi, sur le théâtre
Je n'ai point vu d'acteur plus gai que ce gargon,
Et pour le naturel c'est un nouveau Poisson.
Il tient un peu de vous, et souvent à me semble
Que, sans vous copier, le gaillard vous ressemble.

Ce n'est pas malheureux pour lui, mes bons amis.
A débiter chez vous s'il est un jour admis,
Je réponds du succès, et vous m'en pouvez croire,
Du nom que vous portez il attendra la gloire.

RAYMOND, qui s'est levé.

Paris ne reçoit pas toujours à bras ouverts
Ces nerveux sujets par la province offerts.
Je doute du talent de muni-muni Delarose.
Et des succès manceux ne prouvent pas grand-chose.
Croyez-moi, des Crispins qui viendraient débiter
La famille Poisson n'a rien à redouter.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que sa gloire est connue.
Moi, je la communique ; mes fils le continuent.
Ayez donc moins de foi dans vos opinions ;
Et songez-y, Monsieur, deux générations,
De l'amour du public toujours environées,
Par un nouveau venu ne sent point déçues.

RAYMOND.

Vous vous fâchez à tort : de vos talents d'acteur
Je fus dans mon jeune âge un grand admirateur ;
Les jours où vous jouiez étaient mes jours de fête.

RAYMOND.

De nos talents d'acteurs ? le mot est fort henné.
Vous bornez l'éloge, et je vous en ce cas
Que comme autour, Monsieur, je ne vous plains pas.

RAYMOND.

En fait.

RAYMOND.

J'ai cependant fait quelques comédies
Que le public, Monsieur, a jadis applaudies,
Et qu'il daigne accueillir encore avec bonté.
Le Baron de la Grasse au théâtre est resté ;
Le Bon Soldat a fait de nombreuses recettes :
(à Paul)

On devrait s'occuper de Mes Femmes Coquettes,
Cinq actes, et des vers que l'on trouvait fort beaux ;
Cela vaut bien les vers de vos auteurs nouveaux ;
Car vous ne demandez plus que de leurs ouvrages.

(A Raymond.)
De Crispin, de Colbert j'embrassais les souffrances,
De Colbert, le parain de mon fils que voilà ;
Colbert fut mon compère ; lui, j'eus cet honneur-là.
J'ouai pour le grand roi sous quelques épîtres :
Qu'il me payât fort bien ; Monsieur, ce sont des titres
Quand vous en aurez fait autant, peut-être un jour
On portera de vous, monsieur du Beauséjour.

RAYMOND.

Je n'ai jamais écrit prose ni poésie,
Et compte n'en avoir jamais la fantaisie.
Mon dessin n'était point, mon cher monsieur Poisson
D'attaquer votre gloire en aucune façon,
Mais je suis enchanté de voir que l'acte d'honneur
Vous tenes beaucoup plus que vous n'avez le croire.

RAYMOND.

Vous vous trompez, Monsieur, en me parlant ainsi.
De ces masques-là j'ai fort peu de souci.
Mais c'est que vous venez d'écarter mon oreille
Du Mans, de son théâtre et de votre merveille*.

RAYMOND.

De quoi voulez-vous donc que je vous parle, moi ?
Ce sujet m'intéresse.

PAUL.

Et tu ne sais pourquoi
Il t'a si brusquement quitté ?

RAYMOND.

Non, sur mon âme,
Peut-être, avant au cœur une amoureuse flamme,
Il brûlait de revoir quelque objet adoré
Dont depuis trop longtemps il était séparé.

PAUL.

Qui te fait penser ?

RAYMOND.

Sa bizarre conduite,
Un portrait par la drôle oublié dans sa suite.

PAUL.

Un portrait de femme ?

RAYMOND.

Où, charmante en vérité

Mais que j'embrasse aussi ma charmante cousine.
Ah! bon! quel accueil et quelle froule mine!
Qu'a-t-elle?

RAYMOND.

Ce qu'elle a? nous le savons trop bien!

PAUL.

Où, tu viens du trébucher, mon fils, un entretien
Que nous pourrions, je crois, reprendre en ta présence.
Te fiant, comme nous, à son air d'innocence,
Pensais-tu que son cœur, facile à s'enflammer,
Par un indigne amour pût se laisser charmer?

ARNOULD.

Bah!

MARIANE, à part.

Que dit-il?

RAYMOND.

On n'est que trop sûr de la chose.
Elle aime éperdument un nommé Delarose.

MARIANE, à part.

Je n'y comprends plus rien.

ARNOULD, à part.

Quel galimatias!

Comment donc savent-ils et ne savent-ils pas?
(Haut.)
Ce Delarose enfin pour qui son cœur soupire,
Quel est-il?

RAYMOND.

Un Crispin qu'en province on admire.

ARNOULD.

Vraiment?

PAUL.

Par Beaumajour nous avons tout appris;
Le directeur du Maine.

ARNOULD, à part.

C'est!

PAUL.

Il est à Paris!

MARIANE, à part.

A Paris!

ARNOULD.

(A part.)

(Haut.)

Je suis mort. Et que vient-il y faire?

PAUL.

Il vient faire arrêter son acteur réfractaire.

RAYMOND.

La police, bientôt sur lui mettant la main,
Du Maine lui fera reprendre le chemin:
J'en rirai bien.

PAUL.

Sais-tu ce qui nous met en peine?
(Montrant Mariane.)
C'est qu'un a retrouvé son portrait dans le Maine.

ARNOULD.

Son portrait?

PAUL.

Nous l'avons en nos mains; le voilà:

ARNOULD.

C'est, ma foi, vrai... j'en suis charmé.

PAUL.

Pourquoi cela?

ARNOULD.

C'est qu'il est très-bien fait, et d'une ressemblance...
Et que dit Mariane?

PAUL.

Un obstiné silence

Est sa seule réponse.

RAYMOND.

Où; mais moi, je prétends,
Je veux, j'ordonne enfin qu'elle parle à l'instant.
Tout ce qui s'est passé, qu'elle nous le raconte.
Qui l'oblige à se taire?

ARNOULD.

Ah! sans doute la honte.

Voire! juste courroux ne peut que la troubler;
Devant vous, j'en suis sûr, elle craint de parler.
Les grands parents font peur et leur présence impose.

PAUL.

Tu crois?

ARNOULD.

Moi, son cousin, ce serait autre chose:
L'un pour l'autre jamais nous n'avons de secrets.
Ce qu'elle veut cacher, bientôt je le saurais.
Si l'on me laissait seul avec elle un quart d'heure,
J'en répondrais.

PAUL, d. Raymond.

Nous pourrions essayer.

RAYMOND.

Soit; demeure.

Parle-lui.

PAUL.

Si c'est nous qui causons son effroi,
Peut-être elle sera moins discrète avec toi.
J'ai résolu... adieu, l'heure me presse;
Le théâtre m'attend. (Paul sort.)

RAYMOND.

Moi, je vais à la messe.
Fille coupable!... aimer un farceur, un vaurlin!
ARNOULD, à part.

Merci, mon cher grand-père.

RAYMOND.

Hein? que me dis-tu?

ARNOULD.

Rien.

Adieu.

RAYMOND.

SCÈNE VII.

ARNOULD, MARIANE.

ARNOULD.

Sur quels écueils, ô destin, tu me pousse!
Beaumajour à Paris, la police à mes trousses,
Et mon début ce soir pour comble d'embarras!

MARIANE.

Ton début?

ARNOULD.

Où! vraiment: tu ne l'en doutais pas?
Où, ton cousin Arnould ce soir, ne t'en déplaît,
Fait son premier début sur la scène française.
De monsieur de Crequi je suis le protégé.
C'est grâce à ce oncle que j'obtiens mon congé;
Mon ordo du début, je le lui dois encore.
Afin que jusqu'au bout mon cher père figure,
Mon début au public se fut point annoncé,
Au lever du rideau, l'air triste, l'œil baissé,
Le sembler, après sa triple révérence,
Viendra des spectateurs réclamer l'indulgence.
Puis, les attendrissant par un rent mouton:
L'indisposition subite d'un acteur,
Douleurs contre-temps, insurmontable obstacle,
Nous force, dira-t-il, à changer le spectacle;
Mais daignez accepter un dédommagement:
A vos yeux va s'offrir, Messieurs, dans un moment
Le nouveau rayon d'une famille aimée,
Aux applaudissements par vous acclamée,
De fils du Paul Poisson encouragez l'essor.
Puisse, puisse surtout de son front jeune encore
Tant de lauriers cueillis par l'aïeul et le père
Écarter les aïllets, ces foudres du parterre!
D'un bruit plus gracieux prêtez-lui le secours.
Un vif enthousiasme accueille ce discours.
Si d'abord il s'adresse au grand oncle dont l'hérite,
Bientôt je ne le dois qu'à mon propre mérite.
Mêlé de souvenirs et de lazzi nouveaux,
Mon jeu fait écarter le rire et les bravos.
Le troisième Crispin est digne de sa rare,
Mon père, en l'apprévenant, s'adoucît et m'embrasse;
Reçu comédien ordinaire du Roi,

Je l'épouse...

MARIANE.

Un instant, Monsieur; répondez-moi.

ARNOULD.

Quel donc?

MARIANE.

Expliquons-nous : mon portrait..., sous sincère,
Qu'en as-tu fait?

ARNOULD.

Parbleu, je l'ai perdu, ma chèrè :
Comment, je n'en sais rien.

MARIANE.

Pour moi c'est très-fâcheux.
A l'en croire, il était jour et nuit sur ton cœur.

ARNOULD.

Pour le voir, le baiser, je le prenais sans cesse,
Et je l'aurais perdu par excès de tendresse.

MARIANE.

C'est charmant.

ARNOULD.

Dans mon sein heureux de le cacher,
J'aurais mieux fait cent fois de n'y jamais toucher.
Au moment de m'enfuir ma tête s'est brouillée,
Et prêt à te revoir...

MARIANE.

Vous n'avez oublié?

ARNOULD.

Non pas toi, ton portrait : son indolence,

MARIANE.

Non ;

Je veux en voir beaucoup.

ARNOULD.

Pour avoir mon pardon,

Je me jette à tes pieds.

MARIANE.

Où va-t-il ?

SCÈNE VII.

BEAUSÉJOUR, ARNOULD, MARIANE.

BEAUSÉJOUR, de loin.

Je vous dérange.

ARNOULD, à part.

Que vois-je ?

BEAUSÉJOUR, à part.

Un militaire à genoux ! c'est étrange !

MARIANE, vivement, allant à Beauséjour.
C'est mon cousin Arnould, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

En vérité ?

Le fils de mon cher Paul ?

MARIANE.

Où ?

BEAUSÉJOUR.

J'en suis enchanté.

A peine je l'ai vu jadis dans son enfance.
Je veux faire avec lui plus ample connaissance.

ARNOULD, bas à Mariane.

Mon directeur du Mans ?

MARIANE, bas.

O ciel !

BEAUSÉJOUR, allant à Arnould.

Embrassons-nous.

(La reconnaissance.)

Ah ! grand Dieu !

ARNOULD, à part.

Je suis pris.

BEAUSÉJOUR.

Comment, Monsieur, c'est vous.

Qui... que... sans cet habit je croisais reconnaître...
Mais êtes-vous bien sûr d'être... de ne pas être...
Je dis bien, d'être fils de mon ami Poussin ?

ARNOULD.

(A part.)

(Il se met à bégayer.)

Déjà son netre voix. Monsieur... aucun soupçon,
N'a jamais dit... la... vertu de... ma mère.
Et j'ai toujours... passé... pour le fils de mon... père.

BEAUSÉJOUR.

J'en suis bien convaincu ; puis maintenant je vois...
Et d'abord ce n'est pas le même son de voix,
Ni la même façon de parler ; mais du reste,
C'est une ressemblance. L'enfant, je vous le jure,
Si vous ne m'affirmez que vous n'êtes point lui,
Je vous ferais un Mans résourir à tout...

ARNOULD.

Je ne... vous entendez pas : au Mans !... qu'aurais-je fait ?

BEAUSÉJOUR.

Régler ma troupe.

ARNOULD.

Ah !... Monsieur est... militaire ?

BEAUSÉJOUR.

Non, je suis directeur du théâtre du Mans.

ARNOULD.

Di... recteur ?

BEAUSÉJOUR.

Au mépris de moi et de mon...

Mon Crispin s'est enfui vers Paris.

ARNOULD.

C'est in... filmé.

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas ! si je puis le trouver, sur mon âme,
Il s'en repentira.

ARNOULD.

Pourquoi ce gar... sement.

A-t-il... fini.

BEAUSÉJOUR.

Je ne sais, Monsieur, apparemment,
De voir en capitale avoir la fantaisie.
En bien, de ce Crispin vous êtes le Sosie.
Et je vous aurais pris pour son frère jumeau.
Pourtant vous êtes mieux ; lui, car il n'est pas beau.

ARNOULD.

Tant pis !

BEAUSÉJOUR.

Quand vous parlez, la ressemblance cesse.

ARNOULD.

Tant mieux.

BEAUSÉJOUR.

Je puis, je crois, sans que cela vous blesse,
Dire qu'il n'est point... bégue.

ARNOULD.

Elle je suis un peu.
J'en ai douté longtemps... je veux en faire l'aveu.
Mais j'en suis convaincu dans la dernière guerre,
Par certain incident qui ne m'a jamais guère.
Un... poste dangereux était... gardé... par moi.
Avec... quelques soldats... quand tout à coup je vis
L'ennemi... plus nombreux... qui...

BEAUSÉJOUR.

Venez vous surprendre.

ARNOULD.

M... troupe n'était... pas disposé à... se rendre,
Ni moi mes plus... ; soudain à mort... commandement,
Mes hommes pris de... moi se rangent... vaillamment ;
Au... combat, à la mort chacun d'eux se... dévoue.

BEAUSÉJOUR.

Très-bien.

ARNOULD.

Où, mais à... peine aurais-je dit : En route
Ma langue s'embarrasse, et... jamais, ventriloque !
Je ne... puis... parvenir à leur commander... Faut !
Et... nous... ils restent là, le... fusil à l'épaule,
Sans tirer.

BEAUSÉJOUR, se riant

Où ! parfait !

ARNOLD :

Cela m'en... fut point... drôle,
Mon cher... Monsieur... voyant que nous ne... tirions pas,
Les ennemis... vers nous s'avancent à... grands pas

BEAUSÉJOUR.

Certes, l'occasion pour eux était fort belle.

ARNOLD.

Et tandis que je... cherche en vain le mot... rebelle,
On nous... cerne, on nous... fait tous... prisonniers.

BEAUSÉJOUR.

Vraiment ?

ARNOLD.

Ce... fait d'armes... m'a mis pour mon avancement.

BEAUSÉJOUR.

Je le crois : l'anecdote est assez singulière.

ARNOLD.

Où... voyez à quel... point, Monsieur, un... carrière.
Du grand nom d'Alexandre on est... presque effrayé :
Parlerait-on de lui, s'il avait bégayé ?

BEAUSÉJOUR, à part ;

Il est très-amusant.

MARIANE, à part.

Quelle felle cervelle !

A quel bon débiter cette fable nouvelle !

BEAUSÉJOUR.

Où donc est le cher Paul ? je ne l'aperçois pas ;
C'est pour lui que je suis revenu sur mes pas.
N'ayant, pour m'appuyer personne à la guerre,
J'ai pensé qu'il pourrait me rendre un loyal service.
Monsieur le Lieutenant est fort connu de lui :
S'il veut à son hôtel me conduire aujourd'hui,
Je serai sur son nom admis à l'heure même ;
Et ce point est pour moi d'une importance extrême.
Mon théâtre du Mans souffre de mon départ :
J'y voudrais retourner dans trois jours au plus tard.

ARNOLD.

Je... comprends.

BEAUSÉJOUR.

De mon temps je ne suis pas le maître,

Et Paul...

ARNOLD.

Il est... dehors.

BEAUSÉJOUR.

Au théâtre peut-être ?

ARNOLD.

Non.

BEAUSÉJOUR.

Mais où donc alors ?

ARNOLD.

Je ne sais pas.

MARIANE.

Ni moi.

BEAUSÉJOUR.

Je vais donc seul tenter l'aventure, et m'en foi
Nous verrons. (Bas.) Vous êtes à genoux, j'imagine,
Pour atténuer le cœur de la chère cousine.
Elle est charmante ! (A part.) Hélas ! pour lui quel coup fatal,
S'il apprend qu'il a mon Crispin pour rival !
Pauvre Arnold !... après tout, aimer qui lui ressemble,
C'est aimer son amant doublement, ce me semble.
(Haut.) (A Raymond qui entre.)
Je me salue ; et tantôt. Mieux, votre valet ;
Je reviendrai souper.

SCÈNE IX.

ARNOLD, RAYMOND, MARIANE.

RAYMOND, à part.

Cet homme me déplaît.

(A Arnold.)

Et bien, mon cher garçon, as-tu, dans notre absence,
D'un coupable secret reçu la confidence ?
Sur ce portrait enfin saisi-tu la vérité ?
Parle donc.

ARNOLD.

Ah ! je crains votre sévérité.

A l'indulgence ici que votre cœur incline.

RAYMOND.

Pleut-il ?

ARNOLD.

Depuis longtemps j'adore ma cousine.
Ce portrait précieux retraçant ses appas :
Je le lui déroba.

MARIANE.

Non, ne le croyez pas :

Il le reçut de moi.

RAYMOND.

Ma surprise est extrême.

MARIANE.

Mon cousin m'aime, et moi, je le chéris de même.
Est-ce donc mal ?

RAYMOND.

Eh ! mais, cela n'est pas très-bien

RAYMOND.

Enfin, pris ou reçu, car cela n'y fait rien,
J'avais donc ce portrait si cher à ma cousine,
Et que je me plaisais à contempler sans cesse.
Souvent en lui parlant je me trouvais heureux.

RAYMOND.

Supprime, s'il te plaît, ces détails amoureux,
Du récit que j'entends accessoire inutile.

ARNOLD.

Une troupe d'acteurs vint débiter à Lillo :
Dehors en était le plus bel ornement ;
On raffola de lui... c'est un acteur charmant.
Quel naturel ! quel feu ! quel sang-froid ! quel comique !

MARIANE, à part.

Il se traite assez bien.

RAYMOND.

Soit une fois laconique.

ARNOLD.

Enfin il me plut fort : d'une étendue amitié
Avec ce beau talent je fus bientôt lié.
On sut le sort errant des acteurs de province :
En partant pour le Mans, il voulait que j'y vinsse,
Du moins quand un congé m'offrirait le moyen
D'accomplir son souhait qui devenait le mien.
Je l'aime tellement... pour moi c'est comme un frère ;
C'est plus peut-être encore, et si le sort contraire
D'un trépas imprévu le flappaient aujourd'hui,
J'en suis sûr, je mourrais en même temps que lui.

RAYMOND.

Quel conte !

ARNOLD.

Non, je puis vous en répondre.

RAYMOND.

Fydale à ce point-là n'aime jamais Oreste.

ARNOLD.

Aussitôt que je pus, je courus vers le Mans
Lui porter mes braves et mes embrassements.
Sachant que je pouvais compter sur sa présence,
Il reçut de mon cœur l'entière confidence,
Et ce portrait charmant, aimé, aimé et sûr,
Je ne me lassais point de le lui faire voir.
A force de montrer cette image chérie,
Au moment de partir, je l'aurois, je parie,
Oubliée, et chez lui laissée étourdiment
Voilà la vérité pure.

MARIANE, à part.

Dieu ! comme il me sent

RAYMOND.

Ainsi de ce monsieur je le vois l'idolâtre.
Mauvaise connaissance ! un homme de théâtre.
Fi !

ARNOLD.
De son amitié je n'eus qu'à me louer.

Et comment ?

ARNOLD.
En province, il faut vous l'avouer,
On trouve à s'égayer une peine infinie,
Et pour charmer un peu cette monotonie
Qui dans Lille pèse sur chacun de nos jours,
Un divertissement vint à notre secours.

Lequel ?

ARNOLD.
M'associer quelques joueurs complices,
D'un théâtre bourgeois nous fîmes les délices,
Et grâce à Delarose, à plus d'un légion,
J'y fus digne du sang et du nom de Poisson.
Ainsi quand je jouais en assemblée les portes !

RAYMOND.
Acte et militaire ! ah ! quel coup tu me portes !
Toi, prodire des leçons d'un farceur ambulatif !

ARNOLD.
Dire plutôt un maître, un modèle excellent.
Tels heureux qui de près pourrais suivre sa trace !
Quand on lui voit jouer le Baron de la Crosse,
Lui-même, le bon soldat, sans le vanter, je crois
Qu'il a peut-être...

RAYMOND.
Il jouait donc vos pièces quelquefois ?

ARNOLD.
Quelquesfois ? très-souvent : c'était du répertoire
Ce qu'il aimait le mieux.

RAYMOND, flatté.

Ah !

ARNOLD.

Vous pouvez m'en croire
C'est qu'avec du talent il a du goût aussi.

RAYMOND.
Ce que tu me dis là m'en fait juger ainsi.

ARNOLD.
Souvent il vous trouvait plus plaisant que Molière.

RAYMOND.
Oh ! c'est aller bien loin ; Molière a sa manière,
J'ai le mienne : entre nous, de ce fameux auteur
Je n'ai jamais été fort grand admirateur.
Le cher monsieur Scarron était bien autre chose.

ARNOLD.
Voilà précisément ce que dit Delarose.

RAYMOND.
Pour Molière, en un mot, sans en dire de mal,
Je ne partage point l'engouement général.
Il ne charme, après tout, que des esprits vulgaires,
Et dans cent ans d'ici l'on n'en parlera guères.

ARNOLD.
Quoique de son génie on vante la hauteur,
Eût-il fait le Baron de la Crosse ?

RAYMOND, souriant.
Flatteur !...

La pièce te plaît donc ?

ARNOLD.
Je la trouve divine.
Qu'elle nous amusa ! l'en souviens-tu, cousin ?
En y pensant ; j'en ris encore de souvenir.

RAYMOND.
L'ouvrage n'est pas mal, je dois en convenir.
Il était bien joué, dis-tu, par ce jeune homme ?

ARNOLD.
C'est dans ce rôle-là surtout qu'on le renomme.

RAYMOND.

Il n'est pas très-facile à remplir, sur ma foi.

ARNOLD.
Je ne l'ai pas trop mal joué non plus.

RAYMOND.

Qui, toi ?
Comment te tirais-tu de la scène d'ivresse ?
Car pour s'en acquitter sans trop de maladresse,
C'est il faut...

ARNOLD.
Voulez-vous que j'essaie à vos yeux ?

RAYMOND.
De jouer ton talent je serais curieux.
C'est que je le jouais un peu bien, je m'en vante.
(Il s'avance.)
Mais... dans la scène un rôle de servante :
Pour d'aller la répéter et secondar ton jeu
Il faudrait une actrice...

ARNOLD, montrant Mariane.
Elle en peut être libre.
Elle a tant vu la pièce, et sa mémoire est telle
Que la savoir par cœur est une bagatelle :
N'est-ce pas ?

MARIANE.
Oui, je crois pouvoir me souvenir...

RAYMOND.
Les vers en sont, d'ailleurs, siés à retenir.

MARIANE.
Pour une débutante ayez de l'indulgence.

RAYMOND.
Jo t'en promets à force : allons, que l'on commence.
(Il va s'asseoir.)

- MARIANE.
- « Notre baron, pour moi plein de tendresse,
 - « Assidument courtois mes appas,
 - « Moi je dois rendre un parti, cela presse :
 - « Faut-il céder, ou bien ne céder pas ?
 - « Mais balancer offense la nature :
 - « De mon bonheur le soin doit m'être cher.
 - « Si je cédeais, hélas ! de ma faiblesse
 - « J'aurais bientôt un repentir amer.

RAYMOND.
Bien parlé. (A Arnold.) Ton grand-père a du moins sur la scène
Fait entendre toujours une morale saine.

- MARIANE.
- « J'ai beau l'aimer : un devoir inflexible
 - « Ditte ses lois à mon cœur combattit.
 - « Pour un cœur tendre il est souvent pénible
 - « D'être obligé d'avoir de la vertu.

RAYMOND.
C'est un peu moins moral, j'en conviens ; mais c'est franc.
Elle parle selon son état et son rang.

- MARIANE.
- « Ah ! s'il voulait épouser sa servante,
 - « Qu'un tel honneur me comblerait de biens !
 - « Hélas ! son nom dont toujours il se vante,
 - « L'empêchera de former ces liens.
 - « Il oublierait pour moi sa noble race ;
 - « Et me verrait au fond de son château,
 - « Je deviendrais Baronne de la Crosse !
 - « Est-il un sort, est-il un non plus beau !

RAYMOND.
Avec ce jeu piquant, est-ce plein de malice,
La petite ferait une charmante actrice.

- MARIANE.
- « Mais de trop boire il a pris l'habitude ;
 - « Cela dégrade un homme comme il faut,
 - « J'emploie en vain mes soins et mon étude
 - « A le guérir de ce petit défaut.
 - « O Dieu d'amour, entends mes vœux, de grâce !
 - « Pour toi l'on vit bien des héros vains :
 - « Viens arracher la coupe de Bacchus
 - « Aux nobles mains du baron de la Crosse !

RAYMOND.
Mon pauvre ami Molière, avec tout ton esprit,
Dans un style pareil tu n'as jamais écrit.

- MARIANE.
- « C'est lui.
 - « Corbueil ! ventrebile ! serpebleu !

- » Il est, ma foi, trois choses qu'on renomme
- » A juste titre, et qu'un bon gentilhomme
- » Doit préférer, savoir : le vin, le jeu
- » Et le beau sexe. Oui, nargue de la gloire!
- » En ce monde le vin me rend heureux,
- » Spirituel, et surtout amoureux :
- » J'aime beaucoup les femmes après boire.
- » Mais n'est-ce pas Suzette que je vois?
- » Ehl! te voilà, ma belle; embrasse-moi.

RAYMOND.

Ce n'est vraiment pas mal : du mordant, de la verve.
Mais voici, mon garçon, les défauts que j'observe.
Ta tête, tout ton corps se laissent trop aller.
Si le vie aux regards doit paraître circuler,
L'ivresse est orgueilleuse : aux autres, à toi-même
Elle se dissimule avec un soin extrême.
Comprends-tu?

ARNOULD.

Très-bien.

RAYMOND.

Vois sortir d'un long repas.

Ce convive, en chemin faisait nulle faux pas.
Se reprocher-t-il son défaut d'équilibre?
Accepte-t-il un bras? non, il veut marcher libre;
L'appui qu'on lui propose est par lui rejeté;
Il accuse du jour la trop faible clarté;
Il maudit les pavés et la nature cabossée.
Vous le verrez demain à jeun, l'âme moins fière,
Des erreurs d'aujourd'hui s'accuser franchement :
D'un tort que l'on n'a plus on convient aisément.
Il faut, pour rendre aux yeux l'ivresse naturelle,
Qu'on vive à tous moments que nous luttons contre elle,
Et que c'est en dépit de nos constants efforts
Que la raison se trouble et que fléchit le corps.
L'homme ivre d'un usage à la vue obscurcie,
Et la parole manque à sa langue épuisée.
Un ennemi puissant, son vice, l'a vaincu;
Lui seul de sa défaite il n'est point convaincu.
Il veut, en affectant une attitude altière,
Teoir son corps debout et sa tête en arrière :
Mais son corps accablé, sous front appesanti
Donnent à son orgueil un honteux démenti.

ARNOULD.

Je comprends au mieux.

RAYMOND.

Où; mais regarde-moi faire :
Car plus que la leçon l'exemple est salutaire.

RAYMOND, faisant l'homme ivre.

» Corbleu! ventrebien! serpebien!

RAYMOND, l'imitant.

» Corbleu! ventrebien! serpebien! »

SCÈNE X.

MARIANE, RAYMOND, PAUL, ARNOULD entrant par la porte du fond.

PAUL.

Ciel! mon père et mon fils dans cet élit honneux,
Se soutenant à peine et jurant tous les deux!

ARNOULD.

Mon père!

MARIANE.

Mon tuteur! je me salue.

SCÈNE XI.

PAUL, RAYMOND:

RAYMOND.

Eh bien, qu'est-ce?
Je voulais lui donner une leçon d'ivresse;
Voilà tout.

PAUL.

Que veut dire?

RAYMOND.

Eh oui, ton fils, ma foi,
Sur la scène serait tout aussi bon que toi.
Puisqu'on n'a pas voulu le mettre au séminaire,
J'aimerais mieux le voir acteur que militaire.
Il jouerait mon théâtre, et vous l'abandonnez :
Cela veut bien pourtant tout ce que vous donnez.

PAUL.

Quoi!... de se faire acteur aurait-il donc l'envie?

RAYMOND.

Et quand cela serait?

PAUL.

Tant qu'un soufflé de vie
Alimenter mon corps, il ce le sera point.

RAYMOND.

Si j'avais comme toi pensé sur un tel point,
Le public t'eût-il vu succéder à ton père?
Pourquoi priver ton fils des succès qu'il espère?

PAUL.

Qu'il espère?

RAYMOND.

Et dont, moi, je suis presque certain.

PAUL.

De son frère Philippe il aurait le destin.
Sur notre nom voyez quel bel ébat il jette :
Il voulait être acteur, et ce n'est qu'un poète.

RAYMOND.

Qu'un poète!... tu veux, je crois, m'humilier.
Je suis poète aussi, moi; peux-tu l'oublier?

PAUL.

Mon père...

RAYMOND.

Ton orgueil à mes yeux se révèle.
Tu crains dans la famille une gloire nouvelle.
Prends-y garde : en dépit de toi-même, je veux
Te servir dans ses goûts et l'aider dans ses vœux.
C'est à moi que tu don tes talents que l'on prône
Soudain par mes leçons, je veux qu'il te dérone.
Le public transporté dira qu'Arnould lui seul,
En effaçant son père, égale son aïeul.
Le manège de Crispin, sa fraise, sa rapière :
Si bien portés par moi dans ma longue carrière.
Où Arnould, si tu veux à moi t'en rapporter,
Je peux montrer encore comme il faut les porter;
Et pour preuve, attends-moi : bientôt monsieur ton père
Pourra voir... je reviens... j'étoffe de collets.

SCÈNE XII.

ARNOULD, PAUL, ensuite BEAUSÉJOUR.

ARNOULD, à part.

Le grand-père est très-chaud! quelle fureur!

PAUL.

C'est vous,

Monsieur, vous qui jetez la discorde entre nous :
Vous eussiez bien mieux fait de demeurer à Lille.
Ici votre présence est assez inutile :
Vous ne resterez donc à Paris qu'un seul jour.
Demain sans faute... allons, j'aperçois Beauséjour.
Il prend bien son moment... que le diable l'emporte!

BEAUSÉJOUR, venant au milieu.

C'est un grand appétit, mon cher, que je t'apporte.

PAUL.

J'en suis charmé.

ARNOULD, à part.

Courrez au théâtre; il est temps,
Et pour me préparer j'en ai quo peu d'instants.
(Il se assise.)

SCÈNE XIII

BEAUSÉJOUR, PAUL.

BEAUSÉJOUR.

C'est ton fils qui s'en va, ce me semble.

PAUL.

Lui-même.

BEAUSÉJOUR.

Où court-il donc avec cette vitesse extrême ?

PAUL.

(Haut.)

Ma foi, je n'en sais rien... une commission...

BEAUSÉJOUR.

Pour le souper peut-être ? ah ! cher anphitryon,
Point de cérémonie avec un camarade.
Eh bien, de mon Crispin la petite incartade
Doit recevoir bientôt son juste châtiment.
Et l'on va dans Paris chercher le garnement.

PAUL, avec distraction.

Où-dà ?

BEAUSÉJOUR.

Dans quelque endroit qu'on le trouve, on l'arrête.
On a, sans balancer, fait droit à ma requête.
Ton nom, dont ton ami se pare avec orgueil,
M'a valu sur-le-champ un gracieux accueil.
Et je n'espérais pas si promptement réussite.
Mais je t'en remercie et je m'en félicite.
A propos, mon ami, j'ai des lettres pour toi
J'allais les oublier.

PAUL.

Des lettres ?

BEAUSÉJOUR.

Où, ma foi.

Un monsieur fort bonhôte, à l'auberge où je loge,
M'entend dire ton nom, vient à moi, m'interroge :
Nous causons, et j'apprends par un long entretien
Que dans Lille son fils était l'ami de ton.
Que ce fils s'est enfui, parce qu'en uno affaire
Il a sur le carreau laissé son adversaire.
Le père a vers Paris couru sans s'arrêter :
En faveur de son fils il vient solliciter.
Mais il a cherché son fils, dit-il, après sa fuite,
Trouvé plus d'une lettre à son adresse écrite,
Et de les apporter il s'est fait un devoir.
Comme de quelques jours il ne pourrait le voir.
Il m'a de ces papiers rendu dépositaire,
Et je te les remets.

PAUL.

Quel est donc ce mystère ?

Plusieurs lettres de Lille, à moi... je cherche en vain...

BEAUSÉJOUR.

Tiens, les inscriptions sont de la même main

PAUL, ouvrant une lettre.

Parbleu, c'est de mon fils ; ma surprise redouble :
Jusqu'... nous sommes en moi : comment donc ?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois trouble.

PAUL.

Regarde.

BEAUSÉJOUR.

Jusqu'... c'est vrai.

PAUL.

Je n'y comprends plus rien.

(Lisant.)

« Je suis toujours à Lille où je me porte bien. »

BEAUSÉJOUR.

C'est fabuleux.

PAUL, ouvrant une lettre.

Cette autre... elle est de juillet : « Lille.

« Mon cher père, je suis toujours dans cette ville.

« Jamais je ne me suis, je crois, si bien porté. »

BEAUSÉJOUR.

De sa santé future il paraît enchanté.

PAUL.

As-tu jamais rien vu, dis-moi, de plus étrange ?
« Septembre... votre fils se porte comme un ange.

BEAUSÉJOUR.

Tu vois.

PAUL, lisant.

« Je hante ici les meilleures maisons... »
(Ouvrant une autre lettre.)
« Décembre. »

BEAUSÉJOUR.

Il en avait pour toutes les saisons.

PAUL.

Quelque tour est caché là-dessous, je présume.

BEAUSÉJOUR.

Mon ami, si sa langue était comme sa plume,
Quel bavard ce serait ! mais malheureusement
Le Ciel mit à cela certain empêchement ;
Au métier d'écrivain il est assez habile !
Mais chez lui la parole est beaucoup moins facile.
Ce défaut date-t-il de loin ? était enfant,
Est-ce qu'il bégayait ?

PAUL.

Pas plus que maintenant.

Sa parole a toujours été nette et fort bonne.

BEAUSÉJOUR.

Tu dis ?... c'est différent ; je me trompais : pardonne.
(A part.)

A quel bon un débat qui serait éternel ?

Respectons le bandeau de l'amour paternel.

(Haut.)

Je craignais de ne pas ta trouver à cette heure.

PAUL.

Pourquoi ?

BEAUSÉJOUR.

Je me rends gaiement vers ta demeure ;
Le vieux Guérin à moi s'offre sur mon chemin ;
Il aient s'habiller pour jouer Jacquesin.

PAUL.

Jacquesin dans le Deuil ?

BEAUSÉJOUR.

Du Foin Hauterocha.

PAUL.

Guérin a voulu rire, et sa mémoire cloche :

On ne doit point du tout jouer le Deuil.

BEAUSÉJOUR.

Fermets !

Ma mémoire est fidèle et ne cloche jamais.
L'âge sur son cerveau n'a point jeté sa glace :
Je suis loin de l'aimer, il usurpa ma place.
Mais en fait de mémoire il est plus fort que moi ;
Il me rendrait encor des pouts aussi qu'à toi.
Enfin, pour je ne sais quelle subite cause
(Car pressé, c'est en gros qu'il m'a conté la chose),
Ce soir à votre hôtel, un ouvrage annoncé
Par le Deuil, j'en suis sûr, doit être remplacé ;
Et comme de Crispin c'est toi qui fais le rôle
Où tu verses des pleurs d'une façon si drôle,
Ta présence au théâtre eût retardé l'instant
Du bienheureux souper qui tous deux nous attend.
Mais tu vois ; quelque'un là-bas a pris ta place.
Alors soupçons.

PAUL.

Qui donc aurait eu cette audace ?

On ne peut me doubler sans mon consentement ;
Mes droits sont là : je cours m'habiller promptement.
Le théâtre est en face : adieu.

BEAUSÉJOUR.

Quelle folie !

PAUL.

Non, non, je n'entends pas qu'ainsi l'on m'honore.
Plutôt que de souffrir cet acte dérisoire,
J'entrerais sur la scène avec mon remplaçant,
Et le public verrait qui de nous il préfère.

BEAUSÉJOUR.

Calme-toi. (A part.) j'ai, parbleu ! fait une belle affaire.

PAUL.

(Appelant.)

Mariane... Me faire en secret remplacer !
Du théâtre sans doute ils veulent me chasser.
À leurs vexations ils verront si je cède.
Mariane, viens donc.

BEAUSÉJOUR, d part.

Quel courroux la poé sède !

SCÈNE XIV.

MARIANE, PAUL, BEAUSÉJOUR.

PAUL.

(À Mariane.)

Enfin !... Je sors ; bientôt je serai de retour.

Reste et tiens compagnie à l'ami Beauséjour.

(À Beauséjour.)

La pièce n'est pas longue ; attends-moi donc, de grâce !

J'ai besoin qu'en jouant ma colère se passe.

Va, dans quelques instants je reviendrai joyeux ;

Et pour souper plus tard, nous en souperons mieux.

Adieu.

SCÈNE XV.

MARIANE, BEAUSÉJOUR, ensuite RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Son amour-propre est par trop irrité.

Aller jouer au lieu d'aller se mettre à table !

J'aime fort mon métier ; mais pour moi, dans ce cas,

Le théâtre à la table aurait cédé le pas.

(Après avoir Raymond qui est habillé en Crispin.)

Qu'est-ce que j'aperçois ? quel plaisant personnage !

MARIANE.

Un Crispin !

BEAUSÉJOUR.

Oui, ma foi ; Crispin d'un certain âge,

À ce que je crois voir.

RAYMOND.

Tiens, Arnoold, ma veici :

C'est mon ancien habit de Crispin.

BEAUSÉJOUR.

Qu'est ceci ?

MARIANE.

Monsieur Raymond ! Eh oui ! c'est lui.

RAYMOND, d part.

Bonté divine !

Mariane, et cet homme !

BEAUSÉJOUR, d part.

Oh ! la drôle de mine !

(Haut.)

Est-ce que vous comptez aller ce soir au bal ?

Ce n'est plus maintenant le temps du carnaval.

Pourquoi donc ?...

RAYMOND.

Je n'ai point de comptes à vous rendre.

BEAUSÉJOUR.

Non, c'est vrai.

RAYMOND.

Mes raisons, faut-il vous les apprendre ?

Arnoold veut sur la scène absolument mentir.

Des rôles de Crispin je veux le dégoûter.

En offrant à ses yeux cet ignoble costume.

BEAUSÉJOUR.

Mais il le connaissait dès longtemps, ja présume.

RAYMOND.

N'importe ; mon devoir... impérieusement...

M'ordonnait... je devais... c'est clair...

BEAUSÉJOUR.

Assurément

Mais lui, se faire acteur ! votre crainte est frivole.
Il se lui manquerait, hélas ! que la parole.

RAYMOND.

Plait-il ?

BEAUSÉJOUR.

C'est bien assez que ce brave gromier

Ait avec tout son poète été fait prisonnier.

RAYMOND.

Arnoold ?

BEAUSÉJOUR.

Fante de langue et non pas de vaillance ;

Lorsque les ennemis, manquant de complaisance,

L'entourèrent avant que ce chef malheureux

Eût le temps d'ordonner que l'on tirât sur eux.

RAYMOND.

Quel galimatias venez-vous donc me faire ?

De qui parlez-vous là ?

BEAUSÉJOUR.

D'Arnoold, le militaire

Avec qui j'ai causé tantôt.

RAYMOND.

Eh bien !

BEAUSÉJOUR.

Eh bien,

En vérité qu'il est bête, on ne vous apprend rien.

RAYMOND.

Votre tête, Monsieur, est-elle bien sensée ?

Arnoold ?...

BEAUSÉJOUR.

Quand une phrase est par lui commencée.

Vous avez tout le temps d'aller chez la veine,

Et puis de revenir en entendre la fin.

RAYMOND.

Vous osez soutenir ? Arnoold bête ?

MARIANE, d part.

Je tremble.

BEAUSÉJOUR.

Mais je ne suis ni sourd ni timbré, ce me semble.

Lorsque je lui parlais, sa cousine était là :

On peut lui demander...

RAYMOND.

Volontiers ; la voilà.

Elle va sur ce point à l'instant vous confondre.

BEAUSÉJOUR.

Qu'elle parle : j'attends.

MARIANE, d part.

Je ne sais que répondre.

RAYMOND.

Ton cousin est-il bête ?... hein ?

MARIANE.

Non certainement.

BEAUSÉJOUR.

Il n'a point bégayé devant moi ?

MARIANE.

Si vraiment.

(A part.)

Je ne veux point mentir encore.

RAYMOND.

Quel langage !

Je ne comprends pas...

BEAUSÉJOUR.

Moi, je comprends trop, je gage.

(A part.)

Il m'a joué, le traître, avec son bégaiement.

RAYMOND.

Lui-même tout à l'heure ici très-nettement

Me chantait un morceau du Baron de la Crasse.

BEAUSÉJOUR.

Du Baron ?... justement ; oui, je suis sur la trace !

Il remplissait très-bien ce rôle... Ah ! le maîin !

RAYMOND.

Me parlez-vous d'Arnoold ou de votre Crispin ?

BEAUSÉJOUR.
Des deux qui n'en font qu'un...
LA MORT.
Vous me le donner bonne.
Tous les deux ne seraient-ils...

BEAUSÉJOUR.
Que la même personne
Doit nous sommes le dupe, et qui probablement
Au Théâtre-Français débute au ce moment.

RAYMOND.
Il se pourrait ?
BEAUSÉJOUR.
Mais moi qui ne perds pas la tête,
Mon cher monsieur Raymond, je vais troubler à tête.
(Il va pour sortir.)

MARIANE, l'arrêtant.
De grâce...
RAYMOND, à Mariane:
Il est donc vrai ?
MARIANE.
Monsieur, pardonnez-lui

RAYMOND.
Et qu'il j'ai de ce fourbe été dupe aujourd'hui ?
BEAUSÉJOUR.
C'est agir en Crispin : le trait est exemplaire.

RAYMOND.
Mais puisqu'il sert le Roi, comment se peut-il faire ?...
BEAUSÉJOUR.
De le faire errer où je le trouverai
J'ai l'ordre dans ma poche, et je m'en servirai.

RAYMOND.
Vous, arrêter Arnould ?
BEAUSÉJOUR.
Que le diable m'emporte
Si je ne le fais pas !

RAYMOND.
Vite ferme la porte,
Mariane, va donc... Mais qu'est-ce que je vois ?
Deux Crispins ?
BEAUSÉJOUR.
Avec vous, cela nous en fait trois.

SCÈNE XVI en dernière.

BEAUSÉJOUR, MARIANE, ARNOULD, PAUL, RAYMOND.

PAUL.
Où, d'un acteur nouveau le famille s'augmente ;
C'est un Crispin de plus qu'il te vous présente,
Et de ce joyeux Cid je suis fier, j'en conviens :
Son premier coup d'épée égale tous les miens.
(A Beauséjour.)
En te quittant, plus vil cent fois que de contenance,
J'ai monté dans ma loge et je prends mon costume.
Je n'eux, pour m'en vêtir, besoin que d'un moment.
Sur le théâtre alors je descends promptement,
Tout plein d'une colère à peine retenue,
Et j'entends une voix qui m'était bien connue.
C'était celui d'Arnould : on finissait le Duvil.
Dieu quel étonnement, et bientôt quel orgueil !

Se figure, son jeu, tout était à merveille,
Et ses inflexions enchaînaient mon oreille.
C'était d'un naturel et d'un comique... enfin,
N'y pouvant plus tenir, sans attendre la fin,
Pour embrasser mon fils d'un seul bond je m'élançai.
Il se fait dans la salle un moment de silence ;
Puis on me reconstruit, et le public alors
Rit, et fait éclater les plus bruyants transports.
C'est, j'en dois convenir, ma plus belle soirée :
Aussi l'âme de joie et d'orgueil enivre
J'ai cru devoir, après ce triomphe flatteur,
Offrir à vos regards le heureux triomphateur
Dans la même costume où, radieux de gloire,
Il vient de remporter sa première victoire.

RAYMOND.
Ce drôle nous avait trompés indignement.
Moi, pardonner les torts d'un pareil garnement !
Non, non, il ne doit pas s'attendre à ma clémence.

ARNOULD, passant près de Raymond.
Est-ce votre leçon, grand-père, qui commence ?
Le maître, c'est ainsi qu'il doit être porté ?
Et le chapeau ? voyez.

RAYMOND.
Un peu plus du côté ;
Les deux mains sur l'épée et la ceinture haute...
Qu'est-ce que je fais donc ? mais aussi c'est ma faute,
Avec un tel habit puis-je le sermonner ?
Non, Crispin comme lui, je dois lui pardonner.
(Il embrasse Arnould.)

MARIANE:
Cher Arnould !
PAUL, à Arnould en montrant Mariane.
Ce portrait... maintenant tout s'explique.

BEAUSÉJOUR.
Désolé de troubler ce bonheur domestique.
Mais je tiens mon Crispin et l'emmenais avec moi.

PAUL.
Tu ne le peux : il est comédien du Roi.
Pars tout seul, cher ami : mais la campagne fait,
Reviens ici, Guérin va prendre sa retraite :
Toi seul avec succès pourras le remplacer,
Et cela veut un peu la peine d'y penser.

BEAUSÉJOUR.
Si j'étais sûr...
PAUL.
Mon fils qui connaît tes mérites
T'apprendra comme moi.

ARNOULD.
De votre régiment
D'avance je réponds.

BEAUSÉJOUR.
Nous on reparlerons.
MARIANE.
Et mon pardon, à moi, mon tuteur ?
PAUL.
Nous verrons.

PAUL.
Pour l'avoir secondé je dois, dans ma colère,
T'indiger, Mariane, un châtiment sévère,
Et pour cela je veux, pas encore aujourd'hui,
Mais dans cinq ou six mois, te marier à lui.
ARNOULD, à Mariane.
Croiras-tu désormais, cousine, à mes présages ?
RAYMOND, bas à Arnould.
Arnould, souviens-toi bien de jouer mes ouvrages.

76564

FIN.